



L'Apostrophe

Écrire et penser ensemble

Été 2021 - Cahier n°9

Lignes de vie
**Christine et son
« ange gardien du tonnerre »**

Agir ensemble
Du théâtre et des femmes

Sources et ressources
Ému aux entrailles

Par Claude Bobey

DOSSIER

**Travailler
pour quoi faire ?**





Une autre vie est possible

Penser le travail du point de vue des plus précaires, c'est ce que propose ce numéro de *L'Apostrophe*, et c'est important. Pourtant, cette parole est trop peu entendue, trop peu écoutée. Il n'y a qu'à voir : l'intérêt porté aux « *premiers de corvée* » dans les premières semaines de la crise pandémique aura fait long feu. Ce sont pourtant eux qui subissent, au jour le jour, la dureté du travail ; eux qui se lèvent le matin pour un maigre salaire ; eux qui regardent avec anxiété la boîte aux lettres, rarement messagère de bonnes nouvelles, plus souvent de factures.

Parmi les incarnations du travail précaire, aux côtés de l'emploi saisonnier que les contributeurs de ce numéro racontent dans ses bonheurs et ses vicissitudes – et de bien d'autres « petits » emplois indispensables et néanmoins si mal payés, ceux de l'aide à la personne (aides à domicile, auxiliaires de vie...) nous interpellent. En voilà des gens (bien souvent des femmes) qui gagnent peu, alors qu'ils s'investissent tant, et dans des conditions difficiles !

Servir à dîner à une personne âgée ou dépendante, faire sa toilette et son ménage, tout cela dans un temps contrôlé, réduit à pas grand-chose, aboutit parfois à un travail mal fait, maltraitant pour les personnes bénéficiaires,

“ Voilà bien un travail qui ne devrait pas être soumis au chronomètre, mais aux besoins des personnes. ”

maltraitant pour celles et ceux qui en assurent l'exécution et en ressentent une terrible frustration. Voilà bien un travail qui ne devrait pas être soumis au chronomètre, mais aux besoins des personnes. La réalité, c'est que ce travail du soin, pourtant plein de sens, n'est pas valorisant. Alors qu'il demande de l'attention, il faut aller vite. Et pour quoi ? Au nom de ce que l'on appelle la performance, la rentabilité, la compétitivité, la productivité... Mais si l'on peut faire de la rentabilité avec des boîtes de petits pois, on ne le peut pas avec un être humain ! La mécanique du travail ainsi soumise à la double injonction du chronomètre et de la rentabilité a des conséquences sur la société. À commencer par les enfants qui, dès le matin sur le chemin de l'école, sont pressés par leurs parents de se dépêcher, parce qu'on n'a pas le temps, parce qu'il faut aller au travail. Mais jusqu'à quel point l'argent gagné par le travail, lorsqu'il envahit tous les compartiments de la vie, rend-il heureux ?

Encore parle-t-on ici de ceux qui ont un travail. Quand une usine ferme, à l'image de celle de Bridgestone à Béthune, dans le Pas-de-Calais, on ne peut s'empêcher de penser aux employés sur le carreau qui, malgré l'enveloppe confortable du licenciement, doivent chercher un emploi. Certains se disent qu'ils vont acheter un fonds de commerce, un bar, un *food truck*, d'autres qu'ils

vont tout quitter avec leur famille pour vivre avec presque rien. Mais est-ce si simple ? Et si ça ne marchait pas ? Dans quelles difficultés se trouveront-ils ? Certains précaires n'ont jamais travaillé. Leurs parents eux-mêmes ne travaillaient pas. Ils vivent dans un système dans lequel c'est ainsi, depuis toujours ou presque. Ils ne savent pas qu'une autre vie est possible. Ils ne savent pas que le travail peut être épanouissant, facteur de changement. Avoir un métier entre les mains – parce que quelqu'un nous l'a transmis par exemple – est tellement précieux ! C'est une chance, que tout le monde devrait avoir, rencontrer des personnes qui nous montrent ce chemin, nous ouvrent ces portes vers une autre vie. Une vie où le travail nourrit le sentiment de fierté. Beaucoup d'entre nous sommes fiers de notre travail, comme Malika, enseignante, comme Cyril, cuisinier reconverti, comme d'autres encore qui témoignent dans ce numéro de leur contribution à une activité, grâce à laquelle ils se sentent utiles et dignes. Car le travail apporte l'estime de soi, pour peu qu'il permette de bien vivre.

“ Car le travail apporte l'estime de soi, pour peu qu'il permette de bien vivre. ”

C'est peut-être utopique, ou naïf de notre part, mais si chacun pensait un peu à l'autre, ça irait tout seul, à tous les niveaux, non ? Dans une entreprise, il faut une locomotive, certes. Mais il faut aussi savoir répartir les salaires. Cette plus juste distribution des rémunérations bénéficierait à toute la société. Vivre avec un Smic est difficile, et nous prive bien souvent des petits plaisirs de la vie, comme emmener ses enfants au cinéma ou au restaurant de temps en temps. Alors prenons conscience, du patron jusqu'à l'employé, que nous marchons ensemble pour faire progresser l'entreprise ; pour, chacun et tous, gagner notre vie ; et pour, chacun et tous, travailler au bien commun. Une tâche ardue et passionnante pour laquelle nous sommes tous utiles et nécessaires ! ■

Francine Guilbert et Véronique Fayet





<i>Comment est composée L'Apostrophe ?</i>	8
Champ libre	10
De l'harmonie d'une larme	11
À vous, le musicien	12
J'ai dit à la douleur	13
Juste encore un peu de temps	14
La solitude est étrange	15
Rappelle-toi	16
Presque une femme	17
Madame Tout-le-monde	18
Monsieur Tout-le-monde	19
Monsieur Tout-le-monde	20
Nine et Camino	22
Les déracinés	23
DOSSIER	
Travailler pour quoi faire ?	24
Ils sont les auteurs de ce dossier	26
Le travail sens dessus dessous	28
Je ne fais plus partie de ce monde	33
La déchirure	35
« J'ai dû accepter, j'ai mis du temps »	37
« Si c'est non ; je fais quoi ? »	39
« Comme un agriculteur qui sème ses graines »	41
« Et, pourtant, j'aime travailler »	43
Le sang des ouvriers	45
Migrants : sans droit au travail, le droit à l'exploitation	47
Alal : « On ne m'autorise plus à travailler »	48
« Une tit' pièce symbolique pour un sourire magnifique »	49
Entretien. Emploi : « Je crois que tout le monde est un peu dépassé aujourd'hui ! »	53
De la plume au pinceau	62
Un atelier de peinture à Rosny-sous-Bois	63
Lignes de vie	80
Christine et « son ange gardien du tonnerre »	81
Agir ensemble	86
Du théâtre et des femmes	87
Sources et ressources	92
Ému aux entrailles	93

Comment est composée L'Apostrophe ?

L'originalité de cette revue tient à ses auteurs

Tous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou des situations de précarité dans leur vie. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

Les textes individuels ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

Les textes collectifs résultent des échanges et confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et compléter la séance suivante, jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

Le dossier thématique comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition, qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous » qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres de trois groupes différents. Sauf

indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

Le rôle de l'animateur d'atelier

Il n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial. (Eux-mêmes pour moitié membres de ces groupes.) Bonne lecture à tous... ■

Les membres du comité éditorial

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu’à l’intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d’exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d’un seul jet de plume ou avoir fait l’objet d’une plus ou moins importante mise au travail en atelier d’écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l’être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement du regard.



À propos de l'auteure

Née en Roumanie, Viorica Marina Régnac vit aujourd'hui... en France. Un jour, un déclic, grâce à son père : « Tout être a besoin de se parler, de s'aimer, de se transmettre, ne reste qu'un grain de sa dévotion à la vie. » Alors depuis, elle écrit ce qu'elle porte, ce qui l'anime, qu'elle a partagé dans un recueil, Reflets en bruyère. « J'ai la soif de partager le peu de trésor de moi-même : ma poésie, mon amitié, ma sincérité », explique Viorica. Ce peu qui est beaucoup.

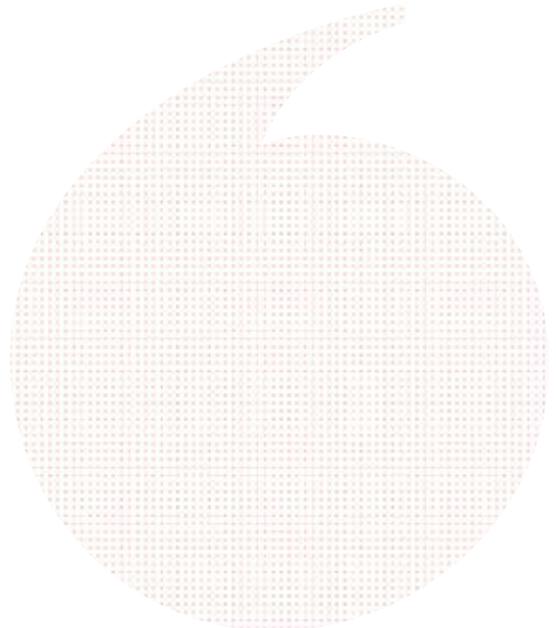
De l'harmonie d'une larme

De l'harmonie d'une larme,
 Au plus sacré des failles,
 Je vous confie mes armes,
 À vous, celles, ceux dont l'âme
 Ranime autant mon charme.

L'irréfutable grâce troublait la Blanche Dame
 En vous dédiant la plume de sa béate flamme.

À vous, pour toujours.

Viorica Régnac



À vous, le musicien

Je me souviens d'un temps si loin
D'histoires comblées à ma mémoire
Un endroit où seul Dieu tolère
Un roi de feu et sa maîtresse, la Mer ;
Mon rêve d'enfant dépasse les frontières.

Pouvoir crier l'envie d'y croire
Pouvoir briser mon désespoir
Comme un oiseau blessé, traqué par son chasseur,
Comme un compositeur, trahi par ses paroles.

Refrain

Ne craignez pas mes yeux qui brûlent
Mélancolie de ces beaux jours
Ma seule histoire est votre amour
Acteur d'une valse qui vous assure

Un an de plus à vous offrir
Parmi mes larmes et mes sourires
Des notes en feu à faire pâlir
Les mots que j'aurais pu vous dire.

Viorica Régnaç

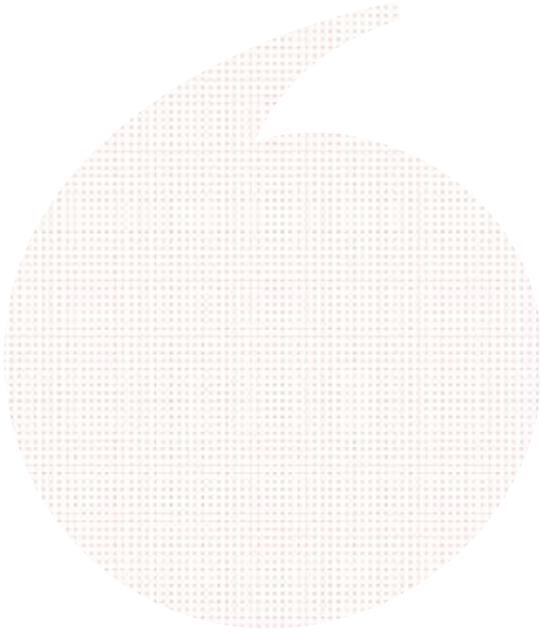
À propos de l'auteure

Passionnée par les mots depuis sa petite enfance, Betty Yon parcourt le monde pour les donner en partage. C'est à travers ses rencontres qu'elle choisit de s'exprimer en les offrant à des artistes et street artistes. Mêlant l'humour, l'émotion et la spontanéité, ses poèmes s'adressent à tous. Cetteoureuse du Slam Rap et de l'expression orale a écrit son premier livre : Brin's de Vie (éd. Au Courtil, 2018). Elle y évoque ses tracas – petits ou grands –, son enfance, ses amours et ses peines. Chaque poème décèle des petites leçons de vie qui éclairent notre quotidien. Écrits sans ponctuation, les textes de Betty Yon sèment les mots dans un flot ininterrompu.

J'ai dit à la douleur

J'ai dit à la douleur qui est revenue m'accompagner
 Que je refusais sa présence J'allais à nouveau l'affronter
 Je n'étais pas si petite Et sur la pointe de mes pieds
 Je savais atteindre le bouton du refus de ma destinée
 J'ai assez de souffrance depuis toute ma petite enfance
 Alors Oui Je me refuse d'en prendre davantage Par influence
 J'ai fait le choix de vivre Les ailes déployées pour donner
 Je ne veux à ma table qu'un menu agréablement raffiné
 Je choisis avec toutes mes forces Volonté et détermination
 De garder un chemin éclairé par la plus belle des façons
 Celle de ne plus me laisser aborder par des maux non choisis
 Je veux que mes lendemains soient tous doux et tous jolis
 « Je veux » sont désormais mes mots préférés
 Ne l'oubliez plus Vous qui êtes là Juste à tourner
 Tout autour de moi Je ne suis plus aveugle Reculez
 Je ne laisserai plus jamais faire vos actes Brutalités
 Oui je suis toute petite
 Mais attention Je sais voler
 J'ai grandi...

Betty Yon



Juste encore un peu de temps

Lorsque les fleurs arrêteront de pousser
Lorsque le soleil arrêtera de briller
Lorsque mon cœur arrêtera de battre
Là seulement je pourrai arrêter d'aimer...

Betty Yon

La solitude est étrange

Elle nous envahit comme ça Sans prévenir
 On la ressent comme un étranger entrant dans notre atmosphère
 Presque une autre personne
 Mais si on la laisse faire Cette impolie
 Elle s'installe et a la prétention de te tenir compagnie
 C'est alors à ce moment que tu mets la musique très fort
 Invite des amis Ris d'un rien et de tout
 Et va vite voir la mer L'horizon au loin Elle s'y perdra
 Ainsi tu reviendras plus fort dans ce monde de vie Partages
 La solitude est mauvaise conseillère Elle le sait
 Mais toi aussi Bien plus futé qu'elle ne croit
 Tu vas vite t'en débarrasser et l'engloutir dans tes vagues à l'âme
 Tu souris Tes yeux brillent à nouveau
 Nous voilà Mon ami Tu sais Tes potes
 Prépare-toi Nous arriverons à l'exterminer tous ensemble
 Nous choisissons la « plus » attitude...

Betty Yon

À propos des auteurs

Les textes de Mickaël L., Aïcha, Yamina, Julien et Frédéric sont issus d'un atelier d'écriture hebdomadaire animé par Olivier Campos et l'association Mots migrants au sein de la halte de jour et du CHRS (Centre d'hébergement et de réinsertion sociale) de l'Oasis à Cergy Village. Ils ont été publiés au sein du recueil Écrire pour se connaître.

Rappelle-toi

Rappelle-toi que, si un rien fait souffrir, un rien aussi fait plaisir.
Rappelle-toi que tu peux être un semeur d'optimisme, de courage et de confiance.
Rappelle-toi que ta bonne humeur peut égayer la vie des autres.
Rappelle-toi que tu peux, en tout temps, dire un mot aimable.
Rappelle-toi que ton sourire, non seulement enjolive,
Mais il embellit l'existence de ceux qui t'approchent.
Rappelle-toi que tu as des mains pour donner et un cœur pour pardonner.
Rappelle-toi de ne pas faire aux autres ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse.
Rappelle-toi que chacun a ses problèmes mais que chaque problème a une solution.

Mickaël L.

Presque une femme

Ma prison, c'est le passé, le passé qui était une fois présent.

Je ne peux pas oublier les images, les sentiments de ces moments.

Si on dit la violence, les esclaves aujourd'hui, on dit que c'est fini, mais pour moi ça existe encore.

J'étais et... j'étais... j'étais un oiseau, mais ils ont cassé mes ailes pour que je ne pense plus à voler. Ce sont eux qui parlaient à ma place et ce sont eux qui décidaient. Je n'avais pas le droit de donner mon avis, je ne pouvais pas dire non ou oui.

Tout ça, c'est le passé, mais aujourd'hui tout a changé. Je ne suis pas née SDF, mais je me suis retrouvée SDF.

Pardon, au lieu de dire SDF, il faut dire « morte-vivante ». Encore vivante parce que je n'ai pas d'acte de décès, mais je suis morte, et mille fois morte. Quand je pense à tout ça, c'est confus. Je déteste ma situation, car ma vie ne bouge pas. Elle fait un arrêt à la halte de jour Oasis.

C'est mieux que rien, je sais, je mange et je prends une douche. On partage les saisons de l'année ensemble. Comme je n'oublie pas les moments et l'ambiance du repas du soir et du midi, le groupe de parole tous les jeudis, mais... les week-ends, c'est fermé et je ne sais pas où aller. Encore dans la rue, je suis la seule femme ici dans cette situation qui n'a pas de solution. Vous ne pouvez pas me comprendre parce que vous n'êtes pas à ma place. Vivez ma vie un jour ou une nuit. Soyez des SDF sans dormir et sans manger, comme les statues, est-ce que vous l'accepteriez ?

Je ne veux pas de promesses en l'air, ou de paroles qui disent : « Ça va aller. »

Je veux des solutions, des vraies, je veux me reposer en journée.

C'est mieux que rien, j'ai quitté le monde des esclaves, mais je me suis retrouvée dans le monde des SDF. Je ne suis pas la première, comme je ne suis pas la dernière. Je remercie l'équipe de la Maison des femmes et la halte de jour Oasis parce que, grâce à eux, je veux poursuivre mon chemin sans retourner dans le passé. Merci à vous, vous tracez le sourire sur mon visage pour la deuxième fois et vous me donnez la volonté et la confiance. J'arrive ! La liberté. ■

Aïcha

Madame Tout-le-monde

Madame Tout-le-monde est âgée de 80 ans, elle habite seule dans une grande villa avec piscine.

Madame Tout-le-monde n'a pas d'enfant, son mari est décédé la veille de son mariage.

Chaque matin, Madame Tout-le-monde se lève en faisant une petite course à pied pour être en forme.

Ah, j'ai oublié ! Madame Tout-le-monde a un prénom, elle s'appelle Joséphine. Bref, après sa petite course du matin, elle va prendre son petit déjeuner équilibré. Dès que c'est fini, elle va se laver. Après ça, elle parle avec ses copines au téléphone en mode conférence, pendant quatre heures non-stop.

Joséphine ne sait pas faire la cuisine. Elle prend des plats préparés, ça évite de gaspiller et de laver la vaisselle, elle ne déjeune pas, elle dîne vers 20 heures. Joséphine fait le ménage en écoutant de la musique. Puis, trop fatiguée, elle tombe d'épuisement.

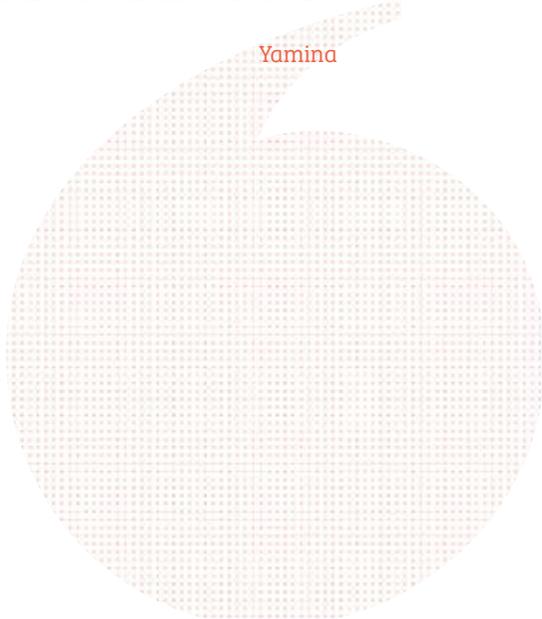
Ça, c'est Madame Pas-comme-tout-le-monde. ■

Yamina

Monsieur Tout-le-monde

C'est une personne pas comme les autres. Monsieur Tout-le-monde est grand, très grand. Il vit avec ses quatre enfants et sa femme qui sont bizarres, très bizarres. Monsieur Tout-le-monde travaille dans une société : c'est un chef d'entreprise. Chaque matin, il se lève en faisant du bruit, il réveille tout le monde avec ses claquements de portes, ses coincements de chaise. Il se prend tout le temps le plafond en pleine tête. Pour aller à son travail, Monsieur Tout-le-monde y va en transport en commun parce qu'il ne sait pas garer sa voiture. Cette dernière était trop petite pour lui. Les gens appellent Monsieur Tout-le-monde, la Girafe. Son plat préféré, ce sont des escargots vivants avec de la mayonnaise. Sa boisson préférée, c'est du jus de myrtilles. Monsieur Tout-le-monde a peur de prendre l'avion, il ne voyage jamais ! Monsieur Tout-le-monde se trouve très différent des autres personnes. ■

Yamina





Monsieur Tout-le-monde

Monsieur Tout-le-monde vit dans un petit pavillon ou un appartement en banlieue. Monsieur Tout-le-monde stresse à cause de son travail. Il finit toujours par divorcer. Il aime le foot à la télé, crie lors des buts et boit de la bière. Il pense à sa retraite car il se fatigue au travail. Il pense que tout ce qui se passe à la télé est vrai. Il part en vacances en même temps que tout le monde. Il joue au loto tous les vendredis 13 car il aimerait être riche. Il réfléchit à comment payer la maison de retraite de ses vieux parents. Il a peur des étrangers car il pense qu'ils lui prennent son travail et creusent le trou de la Sécu. ■

Julien

J'apprécie les longues randonnées dans les Pyrénées
 Lorsqu'il fait un grand ciel bleu
 Régulièrement, je rentre tard avec des ampoules aux pieds
 Souvent, je me dis qu'il faudrait que je change mes chaussures en pneus
 Afin d'aller de plus en plus haut pour rêver
 Et espérer vivre un jour à deux.

Julien

Ce matin, je suis allé chez Aïse
 Le ciel était bleu
 Les oiseaux chantaient sur les chaises
 Il y avait un feu
 Je me sentais à l'aise
 J'ai demandé du feu
 Pour me fumer un barreau de chaise.

Frédéric



À propos de l'auteur

Pierre Yves, de son nom de plume Py, est arrivé à Brest sans amis et sans travail, il y a quatre ans maintenant. Il a croisé la route du Secours Catholique en la personne de François. Là, il s'est mis à écrire des chroniques poétiques, faire des portraits, décrire des scènes, des paysages de la vie quotidienne. « J'avais cela en moi depuis longtemps, depuis l'adolescence sûrement », précise le poète. Depuis, il a trouvé un logement et des amis. Aujourd'hui, il publie son septième recueil Les Émouvants, chroniques pèlerines, des textes touchants sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Nine et Camino

Costaud, court sur pattes, Camino, les coussinets gonflés et la truffe attachée à la trace d'un sanglier, progresse sur un sentier aussi étroit qu'il en devient invisible.

Tout à coup, vient, de la sangle d'un sac à dos, un coup de sifflet qui le fait quitter son enquête.

Alerte, adroit, en quelques bonds, il rejoint sa maîtresse.

Le couple avance complice.

Il s'est formé l'année d'avant le virus.

Camino, debout, agressif, tremblant et couvert de puces, grognait sur le bord du chemin.

Nine, pèlerine avertie, reconnut là, pour l'avoir vécu, le comportement de celui qui vit l'abandon.

Le soir même, nourri de restes et d'affection, poudré de répulsif, le terrier inoffensif dormait tranquille entre coquilles et bourdons.

Des petits matins de liesse et des journées sans laisse s'enchaînent.

À la moindre odeur de lièvre, de lapin, Camino s'écarte du chemin, quand Nine, au parfum du jour, lève le nez.

Aucune hâte, au contraire. L'important est de vivre l'instant.

Et puis, sans y penser, ils savent bien qu'ils finiront bien par se retrouver. ■

Les Émouvants, Py Poésies, avril 2020

Les déracinés

Une épaisse fumée piquait nos yeux, nos poumons. Le prix pour un peu de chaleur, pour un peu de lumière dans une nuit mouillée.

La lisière nous avait offert des brindilles, du petit bois, des branches pour un feu de misère sous un toit fragile.

Tous deux marchions depuis des mois. Marushka avait dans les bras l'enfant et moi, sur le dos, le poids de choix parfois difficiles.

Quand la faim venait : coprins, escargots et même racines étaient les beaux cadeaux d'un automne froid, pluvieux.

Les villes avaient vécu. Un virus virulent les avait vidées. Seuls quelques résistants masqués y étouffaient lentement sous les lois d'un strict confinement.

Une seule chose à faire : les fuir.

Le feu enfin rougissait sans fumée. Réchauffait nos trois corps. Le nouveau-né entre nous était à la fois source d'inquiétude, de motivation et de réconfort.

Nous avions à lui trouver une terre où prendre racine. Où pousser avec ses frères. Où vivre respectueux de son univers.

Allongés sur un lit de feuilles, nous apercevions entre les branches perlées un ciel nouveau.

Des étoiles éparpillées dessinaient le visage d'une nouvelle humanité. ■

Les Émouvants, Py Poésies, mai 2020



DOSSIER

Travailler

pour quoi faire ?

A l'heure où la crise sanitaire a privé les plus précaires d'entre nous de leur emploi, les laissant sans activité et les dépouillant de leur (peu de) revenus, *L'Apostrophe* a souhaité se pencher sur la question du travail. Cette fameuse « valeur travail » qui, en période électorale, ressurgit en slogan brandi par les candidats, trace, depuis les fondements de la philosophie politique (pour ne pas dire de l'humanité), une ligne de clivage qui s'inscrit dans la société et la divise en deux camps (voire trois ou quatre, peut-être). Non qu'il y ait les pour et les contre (peut-on vraiment être contre le travail ? peut-on vraiment être pour le travail ?), mais plutôt, d'un côté, les tenants d'un travail libérateur et épanouissant – moyen essentiel de la liberté et de la dignité humaine – et, de l'autre, ceux qui voient dans le travail un asservissement de l'humanité, une aliénation voire un instrument de torture (après tout, si on en croit l'Ancien Testament, le travail a été imposé à Adam et Ève pour les punir du péché originel...). Si elles ne se posent pas en termes de clivage, ces dimensions interrogent aussi vivement les auteurs de *L'Apostrophe*. Pour celles et ceux qui n'ont accès bien souvent qu'à un travail précaire, peu rémunérateur et assommant, le travail a-t-il un sens ? Qu'apporte-t-il ? Qu'enlève-t-il ? Libère-t-il ou confisque-t-il un quotidien en l'accaparant de ses tâches, ne laissant aucun « reste à vivre » dans leur vie déjà précaire ? La question est particulièrement sensible pour celles et ceux qui n'ont pas de travail et encore plus vive pour celles et ceux qui sont interdits de travail – ces migrants en attente de papier. Notre dossier va vous plonger dans la vie professionnelle de ses auteurs. Ces pages rendent hommage à l'écrivain Joseph Ponthus (1978-2021). Dans *À la ligne : feuillets d'usine* (la Table ronde, 2019), il racontait, en vers libres et sans ponctuation, son expérience d'ouvrier travaillant à la chaîne dans l'industrie agroalimentaire, en Bretagne. Les écrivains de *L'Apostrophe* se sont attachés à dresser, « À la manière de Ponthus », le portrait du travail, fait de souffrance et de joie, de contraintes et d'épanouissement, de cris et de rires. ■

Ils sont les auteurs de ce dossier

Groupe d'atelier d'écriture de Brioude (43)

Né de l'envie d'un collectif d'associations souhaitant permettre au plus grand nombre d'accéder à la culture, l'atelier d'écriture de Brioude est composé de personnes ayant l'expérience de la précarité. Mis en place depuis trois ans, le groupe se réunit tous les mois pour partager l'expérience de l'écriture. Que ce soit à partir de textes d'écrivains ou d'artistes peintres, ces personnes écrivent des morceaux de leur parcours, ce qui leur tient à cœur, avec poésie et beaucoup de force.

Pascale, Karim, Franky et Dominique ont participé à cet atelier. Leurs textes ont été inspirés de l'ouvrage de Joseph Ponthus, *À la ligne*.

Groupe de Quimper (29)

Pour sa contribution, l'atelier d'écriture du Secours Catholique de Quimper a travaillé dans le *Café solidaire* en accueillant notamment la parole des visiteurs.

Catherine, Chloé, Jacques, Daniel, Fabien, Isabelle M. et Isabelle T. ont participé à ce dossier.

Comité éditorial de *L'Apostrophe*

Les membres du comité éditorial ont aussi contribué à ce numéro en s'appuyant sur leur récit personnel et partagé collectivement. Les angles de vue et les approfondissements par les uns et les autres ont été décidés ensemble. À Franky, Dominique, Cyril, Daouda, Henri et Philippe se sont joints Malika et Allal, qui ont partagé depuis Roubaix (59) le récit de leur expérience du travail.

Enfin, le dossier a emprunté quelques extraits au *Cahier du Réseau Saint-Laurent* n° 4 consacré au travail, publié en 2016. Soutenu par le Secours Catholique, le Réseau Saint-Laurent, fédère quatre-vingts groupes de personnes en précarité qui lisent et commentent l'Évangile à partir de leur expérience. ■

Le travail sens dessus dessous

Le travail enchaîné, le travail libère, le travail torture, le travail épanouit... Travail, devoir social ; travail, nécessité naturelle... Une seule certitude, le travail nous questionne.

« Le travail, même s'il n'arrive pas à sortir l'homme de la misère, lui garantit sa dignité. »

Amadou Kone¹

Depuis quelques années maintenant, l'étymologie du mot « travail » circule sur les réseaux sociaux : son origine latine est *tripalium*, un instrument de torture et de mise à mort composé, comme son nom l'indique, de trois pieux. Deux de ceux-ci formaient une croix, elle-même fixée sur le troisième qui était fiché en terre. On y crucifiait les condamnés. Lors de la Seconde Guerre mondiale, sur les frontons des camps de concentration, on pouvait lire la phrase « *Arbeit macht frei* » (Le travail rend libre) ! À nouveau, le travail comme objet de torture. Si l'on reprend le jeu de piste étymologique, on se rend compte que le *tripalium*, devenu travail, était un outil de maréchal-ferrant et que le mot désignait aussi la peine que l'on se donnait, l'effort que l'on supportait dans l'exercice d'un métier artisanal. Le mot « travail » qualifiait aussi les douleurs de l'enfantement.

Le travail est donc, dans son sens premier, synonyme de fatigues, de douleurs et de peines. Est-ce toujours le cas ?

« Travaillez, prenez de la peine ; c'est le fonds qui manque le moins. » Qui ne connaît ce premier vers de la fable « *Le Laboureur et ses enfants* » de Jean de La Fontaine ? Nous l'avons tous appris à l'école primaire. Mais

que veut dire cette phrase ? Que le travail est la valeur sûre sur laquelle se fonde une vie digne et bien remplie. Mais est-ce bien certain ?

De l'enfance à l'âge adulte, nous entendons dire qu'il nous faut bien apprendre nos leçons afin d'acquérir le diplôme qui attestera de nos compétences pour exercer un métier, qu'il soit manuel ou intellectuel. Ce sacro-saint métier qui nous fournira un salaire pour que nous puissions vivre en autonomie. On nous apprend que réussir sa vie, c'est la gagner en faisant carrière, en allant travailler.

Un peuple qui travaille est un peuple qui progresse

« *Travailler est donc un devoir indispensable de l'homme social.* » (Jean-Jacques Rousseau) Selon Rousseau, l'homme isolé a le droit de vivre à sa guise. Mais l'homme qui vit dans la société dépend du collectif et, de ce fait, doit travailler pour remplir son contrat social. Le travail est alors un échange, dans une chaîne d'interdépendances. J'ai besoin du travail d'autrui, le travail des autres me sert tous les jours, le travail peut être un service. Un commerçant rend un service, un commerçant ambulant qui va de village en village rend un service aux habitants. En fait, dès qu'on travaille, on rend service. Le travail, l'activité relève d'une responsabilité collective. Et si on ne travaille pas, l'humanité peut se dégrader parce qu'on n'entretient pas ce qui nous a été donné, notre héritage à tous, le patrimoine, la nature. De fait, on a tous besoin les uns des autres. L'ingénieur a besoin

1 *Les Frasques d'Ébinto*, Amadou Koné, La Pensée universelle, 1975

du pain, il ne sait pas faire le pain. Le boulanger, s'il fait du bon pain, verra l'ingénieur revenir tous les jours chercher son pain. On a besoin de tous les corps de métier. C'est sûr, on se complète, même celui qui ramasse les ordures : qu'est-ce qu'il est important ! Parce que, quand il y a une grève, ça sent mauvais dans les villes, et tout ça, hein ! Ensemble, on est une chaîne et, dès qu'on brise un morceau de cette chaîne, c'est la débandade, et ça, il faudrait quand même se l'inscrire dans la tête !

« Ensemble, on est une chaîne et dès qu'on brise un morceau de cette chaîne, c'est la débandade. »

Travailler, un devoir ou une nécessité ?

Aujourd'hui, le devoir de travailler est de plus en plus nécessaire, même si l'objectif diffère d'une époque à une autre, d'une société à une autre ou même d'un individu à un autre. Gagner sa vie pour certains, vivre dignement pour d'autres ou se sentir utile et rendre service, tout incite l'individu à chercher du travail.

Le travail est à la fois guide et protecteur contre la dérive que le vide est susceptible de créer. Voilà pourquoi nous devons faire le choix de travailler, c'est plus qu'un choix, c'est une obligation.

Développer une activité professionnelle, sous la forme d'un emploi salarié ou en tant que chef d'entreprise, est censé nous éloigner de trois maux : le rejet, la dépendance et le besoin.

On apprend un métier pour l'exercer contre une rémunération, ce qu'on appelle travailler pour vivre ou survivre, pour contribuer à notre bien-être et à notre développement personnel. La personne motivée dans le cadre de son activité professionnelle et qui perçoit un

salaire couvrant ses besoins, sans subir de pression néfaste de la part de son entourage, de ses collègues et de sa hiérarchie, ce travailleur ne peut que s'épanouir dans son

travail. Aller au travail est une obligation si l'on veut avoir un salaire pour subvenir à ses besoins et à ceux des siens. C'est aussi une fierté : fierté de se

sentir utile ; fierté de son savoir-faire, de ses compétences ; fierté de produire, d'être efficace, d'être reconnu.

Avoir un emploi signifie accéder à une vie digne, sincère et libre pour ceux qui donnent une valeur à leur existence. Cependant, si on a la chance d'aimer son travail, c'est encore plus épanouissant. Toutes les activités exercées avec amour et passion donnent plus de valeur et plus d'estime à ce que l'on pratique.

Quand le travail est un calvaire

À l'inverse, le professionnel qui est stressé au quotidien sur son lieu de travail, en raison d'une charge de travail trop importante, de la grande amplitude de ses horaires, de la pression de la part de sa hiérarchie pour produire toujours plus... cette personne considère son travail comme difficile et contraignant. Si les conditions ne sont pas réunies, le travail en soi peut s'avérer être un véritable calvaire. À notre époque, avoir un travail n'est malheureusement pas donné à tout le monde. Et, pour la majorité des travailleurs, il est synonyme d'obligations et de pénibilité...

Lorsqu'un emploi ne convient pas et qu'il est l'occasion de stress, d'angoisse au quotidien, cela ne peut pas fonctionner ni être productif pour la personne qui l'occupe, voire empêcher la bonne marche de sa vie et de ses projets.

Dans le même temps, il existe une autre catégorie de travailleurs : ceux qui ont du mal à trouver un poste en raison de contraintes administratives. Ceux-là ne pensent qu'à une chose : travailler pour survivre. Il leur faut absolument trouver un emploi et toucher des revenus à la fin du mois, quels qu'ils soient. C'est ce qu'on appelle « l'esclavage moderne ».

À cela s'ajoutent les menaces liées à la perte d'emploi au XXI^e siècle. Nombre de salariés perdent leur poste et des entreprises ferment chaque jour à cause des mutations technologiques : révolution numérique, intelligence artificielle, robotisation des tâches. Par l'automatisation des tâches, nous travaillons moins, mais plus efficacement. La productivité et la rentabilité sont devenues des critères importants. Cela, dans un contexte où l'offre de travail est largement inférieure à la demande. Laurent Alexandre, l'auteur de *La Guerre des intelligences* (JC Lattès, 2017), estime que, « dans la société de demain, qui va être ultra-complexe et avec une intelligence artificielle [IA] quasi gratuite, seuls les gens très intelligents seront complémentaires de l'IA »² et pourront donc trouver du travail.

C'est vrai que le travail peut être aussi bon que néfaste. Tout dépend du sens et de la valeur qu'on lui porte... Ce sens et cette valeur commencent par l'employeur lui-même : si, pour lui, les employés, salariés et ouvriers sont des personnes nécessaires pour l'entreprise, elles sont alors valorisées ; ou si ce patron voit toutes ces personnes comme de simples petites mains sans valeur, dont il peut disposer ou changer quand bon lui semble, juste

pour produire toujours plus et enrichir son capital et celui de son entreprise.

Ces deux différences sont déjà énormes pour le bien-être de chaque travailleur. Mais cela ne suffit pas pour se sentir bien dans son travail...

Quel travail pour s'épanouir ?

Ce qui est encore plus important, c'est qu'un emploi doit nous convenir, il doit au final être la continuité de notre être, de notre vie, de notre projet de vie. C'est-à-dire qu'il est important de travailler, certes, mais il est essentiel de pouvoir faire quelque chose qui nous plaise, qui aille dans le sens de nos besoins et de nos valeurs. Une fois tout cela réuni, le travail, même pour un autre, aura bien plus de sens, professionnellement ou personnellement. Il devient alors utile, efficace, productif et valorisant, ce qui permet une meilleure reconnaissance entre les deux parties et chacun y trouve son compte.

Outre qu'il fait gagner de l'argent (ce qui permet de manger et de subvenir aux besoins), le travail permet d'acquérir de l'expérience, de se former, d'occuper ses journées, d'être valorisé en se sentant utile.

Dans la mesure où un travail nous apporte des satisfactions (environnement agréable, collègues sympathiques, tâches

variées, pression de la hiérarchie pas trop importante, avec une rémunération suffisante pour vivre bien), on peut dire qu'il est source d'épanouissement car il nous permet d'apprendre et d'exprimer nos compétences ainsi que de participer à la création de richesses, matérielles ou spirituelles. C'est donc valorisant de se sentir utile, et encore mieux si l'on est reconnu.

« Ceux-là ne pensent qu'à une chose : travailler pour survivre. »

2 Ces propos ont été publiés dans *20 Minutes*, en octobre 2017.

Conserver au travail son sens

Quand on est satisfait de ce que l'on a fait, et que quelqu'un d'autre est satisfait de notre travail, on y prend du plaisir, on se lève avec enthousiasme, on en parle autour de soi. On est reconnu socialement. On s'y sent bien. Cela permet d'offrir du bonheur autour de nous. Dans le temps, cela nous sécurise et nous permet de croire au lendemain. Le travail a du sens, la vie a du sens.

Ce sens, c'est savoir pourquoi on se lève chaque jour, pourquoi on trime au quotidien.

C'est savoir que ce que l'on fait a des effets réels sur quelqu'un et que l'on n'agit pas ses bras en vain. De plus, la reconnaissance au travail est primor-

diale car c'est une action qui nous dit que le travail que l'on a accompli est de qualité, qu'il a de la valeur. Personne ne dit non à un compliment, surtout quand celui-là permet de rester motivé au quotidien et qu'il donne envie de se surpasser.

Le sens, c'est essentiel ! Il y a des gens qui sont tellement sous-estimés dans leur travail qu'ils ne le font pas bien parce qu'ils sont malheureux. Et ça se répercute sur d'autres, et les gens se plaignent que ce n'est pas bien fait. Mais est-ce qu'au bas de l'échelle, on a respecté le petit ? Est-ce qu'on lui a laissé la place de faire bien son travail ? Est-ce qu'on ne l'a pas trop compressé ? Dans le quartier, des gens critiquent ceux qui s'occupent des espaces verts, ou qui ramassent les ordures. Mais c'est énorme, ce boulot.

Le travail peut avoir un sens mais, comme bien souvent, l'homme l'a dévalorisé pour son profit. Il a créé l'esclavage. Si chacun pouvait travailler selon ses compétences, dans l'amour de ce qu'il aime faire, ça changerait beaucoup de choses. Quand on va travailler avec le sourire ou quand on va à reculons, ce n'est pas la même chose. Quand on va travailler au juste prix de son travail, ce qui est normal, et quand on voit des footballeurs payés un salaire avec

lequel un ouvrier pourrait vivre trente ans, ce n'est pas normal ! Ce sont toutes ces choses-là qui dévaluent le sens du mot travail.

Sans travail

Mais se lever le matin sans horizon est malgré tout une souffrance, un vide, un sentiment d'inutilité effrayant... Ne pas avoir de travail, c'est être vu comme un fainéant, un incapable voire un parasite. Ne pas se lever le matin est perçu comme une honte par bien des gens au chômage. S'il est vrai qu'il existe un petit

nombre de personnes qui ne rêvent que de *farniente*, la majorité d'entre elles se sentent exclues, rejetées par la société parce qu'elles n'ont pas d'emploi.

Un travailleur vaut tout l'or du monde parce qu'il contribue à faire fonctionner cette planète par son travail. Il y a tant de souffrances chez les chômeurs, il faudrait leur redonner le goût d'être respectés, debout, reconnus. Même s'ils sont au chômage, ce sont des humains. Cercle vicieux ou vertueux du travail qui permet de se sentir intégré, contributif.

L'opposé du travail, c'est l'inactivité, la solitude, rester isolé dans sa chambre, ne pas prendre contact avec les autres personnes et se laisser aller.

Le contraire du travail, c'est la léthargie. Depuis trois ans, je suis très fatiguée. Je ne suis pas capable de travailler, j'espère justement m'y remettre pour me revaloriser en ayant un petit peu d'argent, pour me motiver. Le contraire du travail, c'était le manque de contacts avec mes camarades de travail. Quand j'ai pris ma retraite, je ne pouvais pas supporter de ne plus partir travailler, je me sentais abandonnée des autres. Je ne pouvais plus bouger de la maison.

L'opposé du travail, c'est la pauvreté et le désespoir. Quand on n'a pas de travail, il faut bien qu'on mange et qu'on se fasse aider. On attend des heures pour prouver, avec plein

“ Ne pas avoir de travail, c'est être vu comme un fainéant, un incapable voire un parasite. ”

de papiers, qu'on ne gagne pas de sous. J'ai mon fils à la maison : comme il ne trouve pas de travail, il dort. Et là, c'est le désespoir. Il a bientôt 30 ans, ce n'est pas une vie que de dormir ! Il s'est fait jeter plusieurs fois. Il a fait plein de boulots de merde et, parfois, le boulot lui coûtait plus cher quand il prenait le train, que ce qu'il ramenait à la maison. Le contraire du travail, c'est se sentir rabaissé, rejeté, au fond d'un trou duquel on ne se relève pas. Quand on arrive aux Restos du cœur, il faut faire la queue. On a une tête pas possible. On regarde les autres, les autres vous regardent. Je pleure dans mon cœur.

D'autres voies

Heureusement, il y aura toujours d'autres voies, des compositions d'emploi du temps

à ajuster pour parvenir à une vie qui convienne à chacun – une vie digne – et qui bénéficie à la société également !

Les activités artistiques et créatives constituent un travail que la robotisation ne devrait pas menacer avant longtemps. L'homme a des qualités qui lui sont propres : il faut croire en l'être humain. Contribuer à la société, faire « notre devoir social », peut aussi se vivre dans le bénévolat. Nous aurons aussi plus de temps à consacrer à d'autres objectifs. Dans un monde où les personnes isolées sont nombreuses, nous pourrions resserrer les liens sociaux : par exemple, en prenant soin des personnes âgées, en assurant l'éducation des plus jeunes, en défendant les droits des opprimés... ■

Dominique, Franky, Henri, Daouda, Cyril



FOCUS

À la manière de Ponthus

Je ne fais plus partie de ce monde

Travailler, un devoir, une obligation.
Telle était l'éducation que mes parents m'avaient inculquée.
Mais, problème !
Depuis que j'ai dû démissionner : plus de travail.
Nouvelle façon de vivre qui m'est inconnue.
Le soir, je ne ferme plus mes volets, je veux que la lumière
m'aide à sortir de ma torpeur : prendre le petit déjeuner
sans faim, simplement pour avoir encore des repères, je
rêvasse, je pense à ma vie d'avant, si animée.
Aujourd'hui, je suis au ralenti, envie de rien. Que faire de
cette journée où je ne vais voir personne ? Moi qui aimais
tant lire, je ne lis plus, je ne sors de chez moi que pour des
besoins alimentaires.
Je ne fais plus partie de ce monde, j'en suis exclue.
Combien de temps vais-je tenir le coup ?
Je comprends en fait que le travail est un besoin vital pour
moi. Pas seulement pécuniaire, mais aussi pour exister,
participer à ce labeur que mes congénères s'imposent,
faire ma part.
J'aurai dû avoir des parents plus bohèmes, cela m'aurait
peut-être facilité la tâche. ■

Pascale

À propos de l'auteure

Professeure de français en Algérie, Malika doit abandonner son métier, sa passion, pour émigrer en France et éviter à son fils de perdre la vue. Une déchirure que seuls apaiseront la guérison et... un travail retrouvé.

La déchirure

Mon arrivée en France était une sorte de guet-apens ! En gros, je n'étais pas censée m'y installer, mais rendre visite à mon fils de 9 ans, que je n'avais pas vu pendant un an. Atteint d'une maladie ophtalmique, la kératoconjonctivite, qui s'aggravait de jour en jour et qui diminuait gravement son acuité visuelle, il était venu se soigner, accompagné de son père.

La France était le seul pays à l'époque qui détenait le remède permettant à mon fils de mieux vivre avec son allergie qui l'empêchait de profiter pleinement de son enfance. Jouer au football, aller à la plage, construire des châteaux de sable... Tous les jeux des enfants de son âge lui étaient interdits, puisqu'il ne devait pas

se trouver dehors, le soleil et la poussière étant des facteurs aggravants de sa maladie.

L'ophtalmologue m'avait déjà signifié, lors de l'un de nos déplacements en France, la nécessité d'arrêter les allers-retours entre l'Algérie et la France car, en Algérie, malgré les opérations et les soins prodigués en France, il rechutait.

La séparation

Mon mari et moi, avons décidé qu'il s'installerait en France avec mon fils malade, tandis que je resterais en Algérie pour m'occuper de

mes autres enfants. Je conserverais ainsi mon emploi d'enseignante de français en lycée que j'exerçais depuis quinze ans et que j'adorais plus que tout. Mais, au bout d'un an de séparation, je n'en pouvais plus ! Ma petite famille se trouvait déchirée, et moi malheureuse de ne plus pouvoir serrer mon fils dans mes bras. Le destin ou la réalité, chacun voit et verra la chose d'un angle différent. Une chose est certaine : le devoir d'une maman, lui, ne peut être vu que sous un seul angle. Je devais faire un choix : rester auprès de mon fils qui avait

besoin de moi plus que jamais – car il était malade et loin de tous ses repères, et j'étais son meilleur remède – ou renoncer à ma vie d'avant, renoncer à tout ce que j'avais construit

dans mon pays, laisser tomber ma carrière, mon métier que j'avais choisi à l'âge de 6 ans et auquel je m'étais consacrée plus que tout. Enseigner était ma bouffée d'oxygène, mes élèves représentaient le prolongement de ce que j'étais.

En fait, il n'y a jamais eu de choix ! C'est injuste mais c'est la triste réalité ! Je ne pouvais, ne devais que renoncer à ma carrière ! En même temps, mon devoir de maman était certainement plus noble que celui d'enseignante ! Enfin, je me consolais à dire cela pour dissimuler ma tristesse et mes regrets.

**« Je devais faire un choix [...] :
En fait, il n'y a jamais
eu de choix ! [...]
Je ne pouvais que renoncer
à ma carrière ! »**

Souffrance muette

En France, on a beau avoir des compétences, une expérience et un savoir-faire, agrémentés de beaucoup de volonté, sans ce fameux papier sur lequel est écrit « *autorisé à travailler* », rien ne passe même avec toute la bonne volonté... C'est là que ma souffrance muette commença. Oui, muette ! Car je ne devais en aucun cas montrer mes regrets et ma nostalgie pour ma profession. Je devais être hypocrite malgré moi ! On m'a toujours considérée comme une personne très forte mais, en réalité, je n'étais rien sans ma passion, mon travail, car, dans mon cas, travail et passion sont indissociables. Je n'exerçais pas ma profession que pour gagner ma vie.

“ Je n'étais rien sans ma passion, mon travail. ”

Renaissance

Heureusement pour moi, j'ai croisé le Secours Catholique au bon moment ! L'association cherchait des bénévoles pour enseigner le français. Je me suis hâtée de proposer mon aide. Je me suis sentie renaître, mieux respirer, car je pouvais faire quelque chose que j'aimais et qui, en plus, était une aide précieuse pour des personnes qui vivaient un quotidien beaucoup plus compliqué que le mien, à cause de la barrière de la langue, qui est, à mon sens, la pire des précarités.

Certes, je n'étais pas dans les conditions de travail habituelles : des élèves plus âgés que les miens, un contenu moins approfondi que d'habitude... Mais la satisfaction d'accompagner une personne dans ses apprentissages est la même.

Enfin autorisée

Ma situation a fini par s'arranger et je fus enfin autorisée à travailler ! Quel soulagement ! Quelle joie de pouvoir faire ce qui

était naturel pour moi.

Je ne me sentais plus comme un fardeau pour qui que ce soit. J'étais enfin libre.

Le travail m'a ouvert beaucoup de portes, jadis fermées. Je pouvais me projeter dans l'avenir avec mes enfants car, là, j'avais les moyens matériels d'honorer ma parole.

Psychologiquement, j'étais redevenue joyeuse et épanouie. Ce qui agrmente bien

ma vie familiale puisque, dans mon cas, le travail et l'équilibre familial sont fortement liés.

Ma profession n'a jamais été une source de stress,

ni d'anxiété. Pour moi, se lever le matin sans horizon est une souffrance, un vide, un sentiment d'inutilité effrayant... que j'ai connu ! Et je connais son contraire ! Être fatigué le soir après une longue journée de travail est beaucoup mieux que d'être fatigué des journées qui se suivent, se ressemblent et deviennent de plus en plus longues, car ennuyantes et répétitives.

Indispensable travail

La reconnaissance que l'on peut avoir après une tâche accomplie est plus importante que la rémunération elle-même !

Je n'ignore pas qu'exercer un métier que l'on n'aime pas pourrait être une souffrance égale au vide, à l'ennui, mais qui retrouve quand même du sens du fait que la rémunération facilite le quotidien et reste un besoin vital.

Vivre des aides et de la charité est un cercle vicieux qui, avec le temps, nous contraint à restreindre nos ambitions à un simple besoin de survie comme chez les animaux, afin de ne pas mourir de faim.

Il est par conséquent indispensable de travailler. L'équilibre moral, social, matériel et la confiance en soi en dépendent énormément. ■

Malika

À propos de l'auteur

Cuisinier, Cyril a dû renoncer progressivement à son métier passion. La faute, notamment, à la maladie. Il retrace son parcours accidenté, entre formation, chômage, reconversion et engagement bénévole.

« J'ai dû accepter, j'ai mis du temps »

J'ai commencé à travailler assez tôt. Pour mon premier stage en cuisine, j'avais 13 ans, j'étais en classe de quatrième. J'ai fait un an de préapprentissage puis deux ans d'apprentissage. À 17 ans, j'ai obtenu mon CAP de cuisine avec le titre de « meilleur apprenti du Val-de-Marne 1990 ».

Diplôme en poche, je suis parti travailler à Bordeaux pendant cinq ans. J'appréciais la ville, la région et la vue sur l'océan. Je suis monté en grade : cuisinier, chef de partie, second de cuisine puis chef de cuisine.

C'est un beau métier qui concilie la créativité, le pilotage d'une équipe, la transmission des savoirs auprès des stagiaires, la satisfaction de préparer de très bons repas, la reconnaissance des clients.

Mais mener une vie de famille est difficile, car il faut travailler en coupure, une partie de la nuit et on n'a pas de week-ends. Par ailleurs, je souffre assez régulièrement de terribles crises de migraine qui durent vingt-quatre heures, séquelles d'une méningite que j'ai eue à l'âge de 4 ans.

Premier incident de parcours quand je subis un licenciement économique, puis une cascade de difficultés s'enchaînent : durant deux à trois mois, je suis sans ressources, le temps que l'administration ajuste ma situation. Je suis confronté à l'Anpe et aux Assédic (aujourd'hui Pôle emploi). Les démarches me minent le moral. Et d'autres problèmes s'ajoutent à cette série noire. Je finis par faire une grosse dépression.

Ne retrouvant pas de travail, je retourne à Créteil. Je galère un peu, le temps de soigner ma dépression et d'autres problèmes de santé qui durent une bonne année, et de me trouver un logement. Je finis par trouver une colocation. Heureusement, j'ai le soutien de ma famille, moralement et matériellement.

Le grand mal

Je perçois une pension pour invalidité avec une reconnaissance de travailleur handicapé qui va me permettre de travailler à mi-temps. Mais je rencontre des problèmes avec les Assédic : on ne veut pas me donner mon allocation à cause de ma pension d'invalidité, alors que la loi dit que j'ai droit à 50 % de mon allocation, à condition d'avoir une reconnaissance de travailleur handicapé. Ainsi, pendant six mois, je bataille avec l'aide d'une assistante sociale pour récupérer mes droits. Je dois, pour cela, aller jusqu'à déposer un dossier au tribunal administratif de Melun.

D'anciens contacts sur Paris me permettent de retrouver un travail de chef de cuisine. Mais, en 2002, première crise d'épilepsie : le grand mal, perte de connaissance. Les crises sont fréquentes, une par semaine. J'ai du mal à accepter ma maladie, l'épilepsie. En une année, grâce aux médicaments, les crises se font de plus en plus rares. Mais elles sont aléatoires, je ne peux tenir à 100 % mes engagements, c'est une source d'angoisse.

Je décide de travailler en intérim pour pouvoir avoir du temps afin de passer mon bac professionnel, option cuisine. Je l'obtiens en 2006. En 2007, retour à l'Anpe pour trouver un poste à responsabilité et à mi-temps en cuisine, mais ces postes sont rares. Avec mon souci de santé, je ne peux plus faire des horaires de coupure ou travailler tard le soir. Les propositions que je reçois ne me correspondent pas. Je suis chef de cuisine, je souhaite continuer à pratiquer mon métier. Pourquoi devrais-je accepter de faire des sandwiches ? Cet emploi n'est pas dégradant en soi, mais il ne correspond pas à mes compétences. Je souhaite juste travailler dans mon domaine. Cette maladie ne me permet pas de continuer dans le métier de cuisinier, avec ses pics de pression, son rythme de vie intense. J'ai dû l'accepter. J'ai mis du temps : se reconstruire autrement, avoir une hygiène de vie afin que la maladie donne le moins de signes possibles... Ce n'est pas simple.

À la façon des indépendants

En 2008, j'en ai marre : je décide de me faire radier de l'Anpe. Je me suis reconverti en fonction de mes disponibilités et de mes capacités professionnelles. Aujourd'hui, je perçois une pension pour invalidité que je complète par un emploi de conseiller *marketing* à temps partiel et en télétravail. C'est passionnant, je donne mon avis pour des produits qui peut-être, demain, seront sur le marché. J'aime donner mon avis et décider de mes horaires de travail. Je donne aussi de mon temps bénévolement

« **Enfin, j'ai toujours su garder ma dignité.** »

auprès de deux structures. Comme l'alimentation reste un sujet qui me touche, je suis bénévole au Restos du cœur où je suis polyvalent. Je peux assurer tous les postes. J'aime cette diversité et les relations avec les collègues bénévoles et les personnes que nous recevons. Je suis par ailleurs bénévole au Secours Catholique. J'ai débuté autour des Petits déjeuners artistiques comme accueilli pendant trois ans. Puis je suis devenu bénévole en coresponsabilité du groupe des Fous

d'art solidaires, point de départ vers d'autres horizons culturels, interculturels et vers davantage de responsabilités. J'avais besoin

de ça, car avec mon télétravail, je n'avais presque plus de liens sociaux.

Aujourd'hui, j'ai plusieurs casquettes au Secours Catholique : je suis coresponsable des « Petits déjeuners artistiques », je fais partie du comité éditorial de *L'Apostrophe*, je suis vice-président de la délégation du Val-de-Marne et je participe à un groupe de travail sur l'accès digne à l'alimentation. Avant, j'étais révolté. Mais, tout seul, on n'a pas beaucoup de forces. Alors que, par le plaidoyer ou d'autres formes de lutte collective, c'est plus facile d'atteindre un résultat positif. Ma colère s'incarne toujours dans mes engagements.

Entre mon travail et mon bénévolat, je mets en œuvre mes compétences dans un emploi du temps que je décide à la façon des indépendants, un emploi du temps plus varié et enrichissant.

Enfin, j'ai toujours su garder ma dignité. ■

Cyril

FOCUS

À la manière de Ponthus

« *Si c'est non ; je fais quoi ?* »

Il est 10 heures, la factrice est là. Je descends en courant. Non, ça ne sera pas aujourd'hui : comme les autres jours, pas de courrier pour moi. « *Bonjour Madame !* » Pour en être sûr, je demande : « *Il n'y a rien pour moi, s'il vous plaît ?* » Je connais la réponse. Je reprends les escaliers, je monte, je monte lentement, difficilement, silencieusement, je monte, je monte, je regarde les marches comme si elles m'étaient familières. « *Bonjour, oui bonjour !* » Je n'ai même pas vu son visage, c'est un résident. Je monte, je continue de montrer une montée interminable. Le deuxième étage, j'y suis, je rentre chez moi, je m'assois et je continue de monter, de monter, je me couche, une petite sieste et j'arrête de monter. La nuit tombe et le jour se lève. Neuf heures du matin. Dans une heure, ça sera l'heure. Une heure, c'est long mais une heure, ce n'est rien : si c'est oui, je suis sauvé et, si c'est non, je fais quoi, je ne peux pas retourner dans mon pays, ni au Mali d'où je viens. Si c'est non, je fais quoi ? Je reprends ma position habituelle à la fenêtre. 9 heures 30 minutes : dans une demi-heure. Une demi-heure, c'est long mais une demi-heure, ce n'est rien : si c'est oui, je suis sauvé. Il est 10 heures, la factrice est là à l'heure, comme à son habitude. Je descends en courant : non pas aujourd'hui, encore pas de courrier. Je remonte lentement, difficilement, déçu, très déçu, mais soulagé : si c'est oui, je suis sauvé, et si c'est non ? ■

Karim



« Comme un agriculteur qui sème ses graines »

À propos de l'auteur

Dominique a une relation « saisonnière » au travail. Il vit au quotidien la réalité des métiers qui ne durent qu'une saison et épuisent l'homme à la tâche. Mais, de ces activités salariées comme bénévoles, il retire la force du collectif.

Lors de la première décennie de ce siècle, j'ai travaillé dans le secteur de la restauration en Savoie et Haute-Savoie car j'aime la montagne que je trouve majestueuse. Il s'agissait de contrats à durée déterminée, dits aussi saisonniers.

J'ai effectué des services surtout en cuisine, c'est-à-dire cuisinier ou plongeur. N'ayant pas de formation adéquate, disons que c'est le hasard de la vie qui m'a conduit là.

J'ai des souvenirs assez contrastés de cette période. Des bons et des mauvais, comme pour toute chose, je pense. Les employés formaient une équipe soudée : une véritable camaraderie... Nous tirions tous dans le même sens et nous nous aidions mutuellement.

Des machines de travail

Mais la charge de travail était très lourde, spécialement dans les restaurants gastronomiques. Certaines semaines (durant les vacances scolaires), nous travaillions parfois quatre-vingts heures. Harassant ! C'était dur à vivre physiquement et nerveusement : parfois, je me sentais exténué. Il fallait repousser nos limites et ce, tous les jours. Mais on devenait de véritables machines de travail, focalisées uniquement sur la tâche à effectuer.

Toutes nos heures de travail n'étaient pas payées. Le patron nous expliquait qu'avec

les charges patronales en plus du salaire des employés, la situation était oppressante et que « *l'État lui prenait tout en impositions.* » Soit ! Nous parvenions à une sorte de compromis : une partie au noir à la fin de chaque mois, les repas du midi et du soir offerts (mais pas ceux de la carte, quand même), le logement (assez spartiate) gratuit, la libre location des skis...

Même si je garde de cette période de bons souvenirs, j'ai fini par arrêter : c'était épuisant et répétitif. Je travaillais quand mes amis étaient en vacances et j'étais en vacances quand mes amis travaillaient. Une situation ubuesque.

Avant cela, j'avais essayé les travaux saisonniers dans l'agriculture : vendanges dans le Beaujolais, cueillette des pommes en Dordogne, ramassage des noix dans le Périgord, pêche des huîtres à Marennes-Oléron (pendant les vacances de Noël : éprouvante expérience)... J'ai beaucoup apprécié car j'aime le monde rural et le cadre naturel de la campagne, ainsi que leur mode de vie. Cela correspondait aussi à mes aspirations : voyager, découvrir de nouveaux horizons. Étant né dans une famille pauvre et désunie, je n'avais jamais voyagé durant mon enfance. Mais je ne regrette rien : la privation d'une chose permet d'en goûter son intensité quand on la découvre.

Rendre service

Entre ces deux périodes et aujourd'hui, j'ai opté pour le bénévolat : banque alimentaire, café associatif *La Clef* à Brioude, association Déclic et le Secours Catholique. Les rencontres humaines inattendues ainsi que des services rendus réchauffent le cœur et procurent un sentiment de plénitude qui compense mon sentiment de solitude.

Même si je suis quelqu'un de très introverti qui vit dans son monde à lui – d'ailleurs, je cherche très peu à me faire des relations et encore moins des amis –, je suis en même temps quelqu'un de très sensible, attentif aux autres et faisant preuve d'empathie. Alors, quand j'aide les gens, je prends

conscience que je m'oublie. Cela fait du bien. C'est comme si je laissais entrer la vacuité en moi. Mais, comme la nature a horreur du vide, vient ensuite un sentiment étrange de bien-être. Comme une présence rassérénante. Comme une chose magique. Je ne cherche même pas à me l'expliquer, moi qui essaie de tout vouloir comprendre. C'est ma façon de respecter la beauté de la chose et celle de son mystère. Quand j'aide les gens, maintenant, je me sens moins intransigeant : si cela leur profite, tant mieux. Sinon, ce n'est pas grave, car l'important est d'essayer. Je suis comme un agriculteur qui sème ses graines dans le vent. ■

Dominique

À propos de l'auteur

Après s'être essayé à différents métiers, Franky fait le choix de la liberté et du voyage, et travaille comme saisonnier agricole où il s'épanouit au grand air. Mais, à l'heure de la crise sanitaire et pressé par des obligations familiales, il est, à nouveau, obligé de chercher un autre métier, afin de retrouver du travail.

« Et, pourtant, j'aime travailler »

Enfant, j'ai très vite souhaité arrêter l'école afin de travailler et de ressembler à mon vieux. Je suis passé par différents stades et emplois (boulangier, divers métiers du transport routier – aide chauffeur –, magasinier et palefrenier soigneur). C'est à partir de ce moment que j'ai pris conscience que je n'étais pas fait pour travailler en intérieur, ni pour supporter cette hiérarchie. J'ai très vite assimilé tout cela à de l'esclavage industriel. Pourtant, une chose est sûre, ce n'est ni le travail ni les horaires qui me posaient problème... mais plutôt la façon de faire de ces entreprises, de ces usines. Il me fallait donc revoir mes priorités et ma façon de travailler si je voulais arriver à quelque chose dans ma vie. Finalement, ce sont les aléas et les autres accidents de la vie qui m'ont aidé à trouver la solution. En effet, je me suis très vite et très tôt retrouvé sans logement, ni famille. Après quelque temps d'errance et d'incertitude, une occasion s'est offerte à moi : les vendanges. N'ayant plus aucune attache et surtout la liberté totale de mouvement, je suis parti dans le Beaujolais afin de faire ma première expérience en tant que saisonnier agricole.

Ô vendanges !

C'est, certes, un travail pénible et douloureux mais, à côté de cela, on y fait plein de belles et nouvelles rencontres. Des liens sont créés et, encore aujourd'hui, certains font partie de mes contacts et de mes amis, voire de ma vie.

Il est vrai qu'il ne faut pas avoir peur de partir, ni des changements. Il ne faut pas craindre non plus de laisser derrière soi son petit confort et son train-train quotidien. Il ne faut pas avoir peur de dormir sous la toile de tente ou dans un camion durant plusieurs mois (ce qui est bien différent du camping de vacances), il ne faut pas avoir peur de la météo, du froid et de l'humidité (parfois on se réveille, tout a été mouillé par l'humidité, vêtements compris). Il faut parfois attendre et lutter plusieurs jours sous la pluie et les orages violents (dans une petite tente plantée sous les arbres) avant de pouvoir reprendre le travail. Il y a aussi la chaleur : on a beau commencer la journée à 5 heures 30 minutes, à partir de 10 heures, il fait déjà 40 degrés à l'ombre des arbres, mais les seaux doivent continuer à être remplis (et il y a toujours quelqu'un pour motiver l'équipe, sinon on chante). Se reposer sous une tente alors que, même la nuit, les températures ne descendent pas en dessous de 30 degrés reste très compliqué. Mais tout cela n'est rien. Heureusement, tout cela est très vite oublié et effacé grâce à l'ambiance. Travailler au milieu des cigales (qui nous pissent dessus) et à l'écoute des chants des oiseaux n'est pas donné à tout le monde. Mais c'est juste génial. Pour couronner le tout, ce qui est encore plus fort, c'est l'ambiance. Dans les champs, que ce soient les salariés ou le patron, tous

sont égaux et chacun travaille. Certains chantent, d'autres discutent, certains font plus ample connaissance, d'autres rigolent, mais toujours en travaillant dans le respect. Et cela continue souvent de plus belle après le travail et en soirée, voire jusqu'à l'aube.

Moins libre

Aujourd'hui, les choses ont changé, je suis moins libre. J'ai une fille qui a besoin de son papa. Mais il y a aussi Monsieur Corona. Ce sont des points qui ont stoppé ces saisons. Je

me suis donc mis à la recherche d'un emploi. J'ai beaucoup de difficultés à en trouver, bien que très motivé. J'ai grand besoin de travailler que ce soit psychologiquement ou financièrement. Mais, voilà, tout comme il y a vingt ans, je me retrouve confronté au fait que, pour moi, cela reste compliqué de m'enfermer et de tolérer la malveillance patronale. Et, pourtant, j'aime travailler. Alors, en attendant, je me permets de rêver, je suis artiste et bénévole. ■

Franky

FOCUS

À la manière de Ponthus

Le sang des ouvriers

Villefranche-sur-Saône, il est 8 heures du matin. Le soleil commence péniblement à chauffer la campagne de ses faibles rayons. La journée de vendange commence. Il ne pleut plus, c'est déjà ça. À chacun sa serpette ou son sécateur. C'est selon ses affinités. Mais quel que soit le choix, on finit toujours par s'entailler un doigt, qu'on soit maladroit ou non.

Qu'est-ce que ça pisse un doigt coupé ! Le patron me dit de laisser saigner et que le raisin fait office d'antiseptique. Je ne le vois pas trop. On dit que le vin est le sang de la terre, il est aussi fait du sang des ouvriers. Je m'en fous ! Je n'aime pas le vin. Il faut continuer d'avancer. Pour chaque personne, un seau et un rang rectiligne de ceps à délester de leurs grappes mûres et abondantes. Remplir le seau. Le déplacer au fur et à mesure que l'on progresse et qu'il devient plus lourd à déplacer. J'ai compris ! C'est lui qui me flingue le dos. Putain de seau ! Heureusement, l'employé porteur de la hotte arrive. On vise le seau d'un geste uniforme. Puis ça recommence. Remplis le seau. On dirait le tonneau des Danaïdes. Ça n'en finit pas ! Trouver la base de la grappe et la sectionner. Puis la mettre dans le seau. Toujours les mêmes mouvements. Je regarde si je suis à la fin de la ligne. Le terrain est vallonné. Je ne vois rien. Encore du raisin, toujours du raisin. Pourtant, j'aime le raisin, mais pas ici. Quelle ironie ! Je me coupe à nouveau. Cela m'indiffère maintenant. Je tiens mon rang et j'avance. Le patron admoneste les retardataires. J'avance toujours avec les mêmes gestes, la même cadence, la même résolution. Cette ligne a forcément une fin. J'imagine surtout la pause réconfortante qui m'attend et la cigarette en guise de récompense. Et après, rebelote. Encore et encore ! ■

Dominique



Migrants : sans droit au travail, le droit à l'exploitation

Il y a, en France, une catégorie de personnes, hommes et femmes, qui, malgré leurs richesses et leurs savoir-faire, se voient refuser le droit d'apporter leur contribution par leur travail à la société qui les accueille. Un refus que les étrangers en instance de régularisation vivent comme une négation de leur existence.

L'étranger qui vit en France confronté à des problèmes administratifs n'a pas le droit de travailler. Mais, pour survivre, tout ce que souhaite cette personne, c'est trouver un travail pour s'en sortir socialement. La personne à la recherche d'un emploi et qui peine à le trouver, parce qu'elle n'a pas encore les papiers nécessaires, se fiche pas mal d'avoir un travail épanouissant. Tout ce qu'elle veut, c'est trouver un boulot. Souvent, elle peut trouver dans les métiers sous

tension. Or, certains employeurs profitent de la vulnérabilité du demandeur d'emploi pour l'exploiter. Pour se faire de l'argent et ne pas payer les cotisations sociales, ils préfèrent rémunérer à bas prix, de la main à la main. Dans cette catégorie d'employeurs, il y a ceux qui exploitent sans états d'âme la personne migrante, sachant qu'elle n'a pas d'autorisation de travail. De son côté, le travailleur veut juste gagner sa vie pour honorer son loyer, ses factures et ses courses... Ils savent que le travailleur n'est pas en règle vis-à-vis du Code du travail ; ils disent, pour le rassurer, qu'ils vont même l'aider à obtenir les documents afin de gagner sa confiance. Ils le font travailler dix à douze heures par jour et le virent à la fin du mois, sans pour autant donner un centime, sachant que la personne n'osera jamais aller se plaindre à la police.

« Il y a ceux qui exploitent, sans état d'âme, la personne migrante. »

C'est l'exemple de Mamadou qui travaillait comme personnel de ménage. Son patron, qui avait gagné de nouveaux marchés de nettoyage, le faisait travailler douze heures par jour. Mamadou a fait, pendant un mois, le grand ménage des locaux de la CAF (Caisse d'allocations familiales), de résidences universitaires, de banques, de parkings, de sous-sol. Au vu de la pénibilité et du volume de son travail, il espérait toucher une somme

conséquente, au minimum 2 000 euros, à la fin du mois. Hélas, son patron lui a remis un chèque de 15 euros. Il a

demandé alors à son patron s'il ne s'était pas trompé. Et celui-ci de le sommer de prendre le chèque et de déguerpir, au risque de poursuites judiciaires. Il savait que Mamadou craignait d'avoir des soucis avec la police. C'est dire qu'il y a des employeurs véreux qui profitent du système pour exploiter les personnes en situation irrégulière pour, ensuite, les jeter comme des va-nu-pieds. Alors que la personne dans le besoin ne veut que trouver du travail pour s'en sortir. D'autres employeurs honnêtes ne prennent pas le risque de faire travailler un sans-papiers mais, si besoin, ils sont prêts à faire toutes les démarches nécessaires pour régulariser le travailleur et le faire travailler décemment. ■

Daouda

« On ne m'autorise plus à travailler »

La précarité qui me touche le plus, c'est celle des migrants. Pour la simple raison que j'ai eu à la vivre moi-même, enfin, je la vis toujours ! Le migrant, pour lequel je me fais porte-parole avec ce témoignage, cherche par tous les moyens à trouver un boulot afin de pouvoir vivre dignement et prouver sa capacité à s'intégrer. Il met en œuvre ses compétences et ses qualités ! Il accepte toutes sortes de tâches refusées par d'autres... Il demeure tout de même négligé, refusé par les autorités, maltraité parfois par les responsables. Sa vie dépend constamment d'un petit papier qui l'autorise à travailler. Ce papier pour lequel le migrant est prêt à se sacrifier. Mais, quand on ne l'a pas, cette fameuse autorisation, on est obligé de travailler au noir ! J'ai envie de dire qu'on est plutôt poussés à le faire car il faut bien vivre ! Non ? C'est quand même bizarre de trouver facilement du taf au noir, mais de ne pas être autorisé à le faire de façon transparente, même avec un contrat signé ou une promesse d'embauche ! J'ai eu à vivre cette situation ! Oh, que c'est frustrant de se retrouver face à un blocage d'une telle injustice ! Je ne m'en remets toujours pas ! J'avais un travail, je venais de signer un nouveau contrat, puis... Rien ! On ne m'autorise plus à travailler ! Je n'arrive pas à comprendre ce genre de décision ! C'est inhumain ! J'ai perdu mes

droits facilement, à cause de procédures administratives prises arbitrairement. Motif : refus de renouvellement du fameux petit papier qui coûte beaucoup plus cher que le salaire lui-même. Raison : étranger... Pourtant, j'ai des bulletins de salaire ! N'est-ce pas suffisant pour montrer ma bonne volonté ! Je reconnais que je ne suis pas dans mon pays d'origine et je ne dis pas que la France doit obligatoirement m'accepter ! Mais je considère qu'à partir du moment où cette administration m'a autorisé à travailler et que, moi, j'ai rempli ma part du contrat, que je ne suis pas un fardeau pour ce pays, car je gagne ma vie et je compte sur moi-même, le problème ne se pose plus ! Lorsque, tout d'un coup et de manière choquante, traumatisante, on perd son travail, vous ne pouvez même pas imaginer le sentiment de l'individu ! Quelle brutalité !angoisse, désespoir, déprime... Tel est mon quotidien ! Mon témoignage n'est pas un cas particulier, je vous assure que c'est une réalité amère et une souffrance quotidienne de beaucoup de gens dans ma situation de migrant. La vie est plus compliquée et difficile que ce que l'on peut imaginer quand on est dans la stabilité. Je suis habituellement fort de caractère. C'est pourquoi je me dis et j'espère que cette expérience me rendra encore plus fort. ■

Alal

FOCUS

À la manière de Ponthus

« Une tit' pièce
symbolique pour
un sourire magnifique »

Ça y est
Nous y voilà
Il est 6 h 30 et je dois me lever
J'ai pas envie
Il fait froid
Et si j'y allais pas
Non, ici aussi, je vais geler
Non vraiment, j'ai pas envie
Mais, non, vraiment, c'est pas une bonne idée
Je ne peux pas rester ici
Non, ici, je vais geler
Je regarde les parois de ma tente
Les gouttes perlent
Certaines ont même gelé
Tout, au sol, est humide et froid
Voire mouillé
Doucement, je me redresse en position assise
C'est pas facile
Il fait vraiment froid
Ma tête touche les parois de la tente
Toutes les gouttes tombent
Il pleut dans ma tente
J'appelle mon chien
Lui, il s'en fout, il n'a pas froid
Il est déjà dehors
Il est sorti tôt
Putain de clébard
Ah, je l'aime bien
Il est tout pour moi
Mais il me gonfle
« Garry, viens ici ! »

Je répète plus fort, plus énergique :
 « *Garry, viens ici !* »
 Il arrive
 Il est tout blanc
 Il a neigé et neige encore
 Lui, je l'entends faire le fou
 Il est tout content
 Doucement, il entre par le petit espace que je lui
 ai laissé exprès, en fermant la tente hier soir
 Sinon, il gratte et arrache tout
 Le froid est entré avec lui
 J'ai froid, j'ai très froid
 Je le rappelle afin qu'il se rapproche :
 « *Garry, viens vite, mon loulou.* »
 Il me regarde
 Je tremble
 Il me comprend
 La queue en moulin, il arrive joyeux
 Il a compris, c'est sûr
 Il se blottit sur moi autant qu'il le peut
 Même qu'il me pousse, le con
 Il me fait des bisous, ça me réchauffe
 Il se pose contre moi
 Je suis bien, maintenant, j'ai bien moins froid
 Heureusement, il est là, je serais mort sinon
 Mais, la nuit, on se blottit ensemble
 Chauffage *gratos*
 Bon, faut se motiver, je suis bien
 Je veux rester comme ça
 Je veux plus bouger
 Mais bon, ça ne durera pas
 J'ai pas le choix
 On doit bien trouver à manger
 Mais là-bas aussi, je vais me geler
 Allez, on a pas le choix
 Je suis pas Rothschild
 Je dois me lever et aller taper la *chem'*
 La manche, putain
 Ça fait tellement longtemps
 Ras-le-bol de tous ces cons et ces aigris
 Je me prépare mentalement et physiquement
 Le ptit déj'

Une ptit' bière
 Elle est très froide
 Allez, hop, je suis prêt
 On y va
 Depuis si longtemps que je fais ça, j'ai déjà mes habitudes
 Déjà, je dois faire vite
 La place est très prisée
 C'est Prisunic et ça marche bien
 Et maintenant, j'y ai même des habitués
 Je dois être le premier
 Mais, en général, à cette heure-là,
 Les autres zonards sont pas levés
 Sur le chemin, je me prépare
 Et je me répète pour me motiver :
 « *Bonjour, une tit' pièce symbolique
 pour un sourire magnifique.* »
 J'en ai marre
 Toujours pareil
 Trop longtemps qu'ça dure
 Je commence à 7 h 30
 Je pose ma parka au sol pour le chien
 Je le fais s'asseoir rapidement
 Je pose ma seconde casquette
 Pas celle que j'ai sur la tête
 Non, celle de la manche
 Je la mets sur le sol à 50 centimètres de moi
 Pas trop loin, des gens nous volent sinon
 Je mets ensuite mon appât
 En général, quelques pièces
 Mais pas de grosses pièces
 1 euro et quelques pièces jaunes et orange
 Ensuite, je m'assois, me roule une clope
 Et enfin, je commence :
 « *Bonjour, une tit' pièce symbolique
 Pour un sourire magnifique.* »
 Et je me répète inlassablement, au fil des personnes
 qui passent devant moi
 Et, au fil des minutes qui, croyez-moi, peuvent vraiment
 paraître très, très longues, voire même une éternité :
 « *Bonjour, une tit' pièce symbolique
 Pour un sourire magnifique.* »
 « *Va travailler !* »

Pauvre con
Mais c'est pas grave, je continue
Au pire, ça fait passer plus vite le temps
Et puis il faut taper
On doit manger
Et boire
Et mes à-côtés
Suis obligé, vous ne pouvez pas comprendre
Ouf, ça sonne midi
Plus qu'une heure et on arrête
Le chien, lui, en a marre
Et moi aussi
La position du tailleur me paralyse les jambes
Je me lève
Ça fait mal
13 heures
Ouf, enfin, on peut plier, on a fini
Un tour à la boutique et on file
Retour demain matin
Il annonce de la pluie, ça va être dur
Mais il faudra bien recommencer
J'ai pas envie
Moi, j'en ai marre
Mais plus le choix
Ça fait trop longtemps que je fais ça
Demain encore, je serai là
Et répèterai encore inlassablement :
« *Bonjour, une tit' pièce symbolique
Pour un sourire magnifique.* »

Franky

Entretien

Emploi : « Je crois que tout le monde est un peu dépassé aujourd'hui ! »

Entretien avec Jean-Louis Walter, médiateur national de Pôle emploi mené par Clarisse, Daouda, Dominique et Franky.

Nous avons tous, ou presque, une histoire avec Pôle emploi. C'est un interlocuteur incontournable quand il s'agit de chercher un travail ou, du moins, quand on perd son emploi et que l'on veut solliciter l'indemnisation à laquelle on a droit. Nos relations avec Pôle emploi ne sont pas un long fleuve tranquille. Complexité, incompréhensions administratives, sentiment d'être oublié ou au contraire surveillé... Nous nous sommes tournés vers Jean-Louis Walter, médiateur national de Pôle emploi, pour l'interroger sur ses missions, celles de Pôle emploi et le confronter à nos expériences.

Daouda : Nous devons l'avouer, nous étions peu à connaître votre existence, ou plutôt l'existence de la fonction de médiateur national de Pôle emploi. Quel est votre rôle ?

D'abord, deux mots de Pôle emploi. C'est une jeune institution, née en 2008 de la fusion de l'Anpe, chargée du placement public des demandeurs d'emploi, et des Assédic, les structures d'indemnisation, dépendantes de l'Unédic. L'Unédic, qui existe toujours, a pour rôle d'établir la réglementation de l'assurance chômage, en principe avec les partenaires sociaux. Opérateur unique, Pôle emploi a la charge pour l'État et l'Unédic de réaliser à la fois le placement du demandeur d'emploi et son indemnisation. En créant cette institution, le législateur a eu la sagesse de prévoir un dispositif de médiation. Ce petit texte de loi, que l'on retrouve dans tous mes rapports, établit ce médiateur national « placé auprès » du directeur général de l'institution. On y reviendra car c'est quelque chose de très sensible : « placé auprès de »

est une formule que l'on n'a pas l'habitude d'entendre.

Cette loi installe également dix-neuf médiateurs régionaux. Elle dit aussi que je suis, à Pôle emploi, le correspondant du Défenseur des droits, et elle prévoit que je publie chaque année un rapport contenant des préconisations pour améliorer le service rendu aux usagers. Il m'arrive donc de faire des préconisations à Pôle emploi (par exemple, concernant la rédaction des courriers), au ministre du Travail et aux partenaires sociaux. Je reçois un écho plutôt positif de la part de tous ces acteurs, même si, en coulisses, ce n'est pas toujours évident : ils ne sont pas forcément réceptifs quand on vient leur expliquer que telle ou telle règle produit des effets contraires à leur intention, possiblement dévastateurs, sur les demandeurs d'emploi. Je présente mon rapport au conseil d'administration de Pôle emploi, au ministre du Travail et au Défenseur des droits. Tout cela dans un esprit de dialogue autour de ce que j'ai vécu dans l'année, ainsi que sur le sens de mes préconisations.

Clarisse : Comment traitez-vous les réclamations des demandeurs d'emploi ?

Je ne traite pas de réclamations. Un médiateur engage des demandes de médiation. Pour faire simple, quand un demandeur d'emploi a un souci avec l'institution ou avec une décision qui a été prise, il s'adresse à son agence pour déposer une réclamation. Si la réponse de l'agence ne lui convient pas, le demandeur peut s'adresser au médiateur afin d'engager une demande de médiation. L'essentiel du travail du médiateur, c'est alors l'écoute du demandeur d'emploi. C'est en cela qu'en 2020, nous avons été bousculés. Parce que, face aux événements que nous avons connus, il y a de moins en moins d'oreilles pour écouter les demandeurs d'emploi, la dématérialisation n'arrangeant rien. Alors, quand on arrive chez le médiateur et qu'il écoute, on lui dit tout et même des tas de choses qui, parfois, n'ont rien à voir avec Pôle emploi. Je suis à un poste d'observation où j'entends beaucoup de choses sur ce que pensent les demandeurs d'emploi. L'an dernier, j'ai reçu plus de 34 000 demandes de médiation. C'est assez important ! Nous sommes la deuxième institution qui reçoit le plus de demandes, après le Défenseur des droits. D'abord, on écoute, pour bien comprendre la demande. Ensuite, on examine la situation globale du demandeur d'emploi. Du fait de son positionnement au sein de Pôle emploi, le médiateur a accès à toutes les informations qui concernent le demandeur d'emploi. La plupart des demandes de médiation sont donc traitées dans un délai court.

Daouda : Justement, combien de temps cela vous prend-il pour régler un litige ?

En moyenne, c'est moins d'un mois. Chaque personne reçoit sous sept jours un courrier personnalisé (j'ai proscrit les courriers types), accusant réception de sa demande. Parfois, la médiation trouve une solution dans ce délai de sept jours, le médiateur identifiant rapidement une erreur flagrante. Plus de 60 % des demandes de

médiation sont en effet liées à l'application de la réglementation de l'assurance chômage et à l'indemnisation. Quand un médiateur constate une erreur manifeste, les services de Pôle emploi obtempèrent très vite, si bien que le demandeur d'emploi sort de la médiation en ayant obtenu tout ce qu'il avait demandé. C'est ce qu'on appelle chez nous une médiation totale.

Franky : Quand vous examinez les demandes, suivez-vous une ligne de conduite dictée par Pôle emploi, qui vous rémunère, ou bien avez-vous votre libre arbitre ?

Je suis mis en place par la loi, et c'est moi qui établis la politique de médiation de Pôle emploi. En revanche, l'institution doit me donner les moyens de fonctionner. Dans ce cadre, nous sommes rémunérés. Car être médiateur, c'est un métier. Cet acte professionnel nécessite des moyens et une formation pointue et qualifiante. Pour nos médiateurs, elle dure un an, dispensée par le Conservatoire national des arts et métiers (Cnam). Ils sont de vrais professionnels, rémunérés donc, mais sans relation hiérarchique avec Pôle emploi. Mais, vous savez, l'indépendance, c'est la capacité que l'on a à s'imposer et à ne pas se laisser faire au quotidien. Car quels que soient les textes, n'est indépendant que celui qui veut bien l'être.

Franky : Vous ne cherchez donc pas à vous ranger du côté de Pôle emploi ?

Non, car le travail de médiateur, c'est justement de ne se ranger du côté de personne, de faire en sorte de rapprocher les parties pour qu'elles trouvent elles-mêmes une solution à leur litige. Sinon, on est dans la conciliation, qui aboutit toujours à donner un avis. Ce que ne fait pas un médiateur, sinon il n'est plus médiateur. Quand une médiation se termine à Pôle emploi, cela veut dire que le conseiller a compris qu'il avait commis une erreur et que ce que demande le demandeur d'emploi est justifié, et donc il le lui accorde.

Franky : Pour moi, en principe, Pôle emploi est là pour nous aider à trouver un emploi si on n'y est pas arrivé au préalable. Dans mon cas, cela fait plus de deux ans que je suis inscrit. Depuis quelques semaines, j'ai un suivi rapproché, parce que j'en ai fait la demande et que j'ai eu vent de ce programme boosté. Mais, jusque-là, je n'avais aucun contact avec un conseiller, si ce n'est pour de l'administratif. Je me demande donc si la fusion n'a pas été une erreur, au sens où, pour moi aujourd'hui, Pôle emploi n'est que de l'administratif et pas un endroit qui peut aider à trouver du travail.

La décision de créer Pôle emploi est une décision politique, sur laquelle je n'ai pas à me prononcer. Prenez la nouvelle réglementation de l'assurance chômage qui est en train d'entrer en vigueur. Le médiateur n'a pas à se positionner *a priori* sur ce sujet. En revanche, si cette réglementation génère des problèmes dans les mois à venir, et que des demandeurs d'emploi font remonter des difficultés, alors le médiateur sera légitime pour s'exprimer. Je refuse donc de prendre position sur des questions générales car, si je deviens un élément critique ou turbulent, je ne bénéficierai plus de la confiance en interne et n'aurai plus la même accessibilité aux informations. J'essaie de me limiter à l'expression des difficultés individuelles qui me sont rapportées.

Cela posé, si je vous disais qu'à Pôle emploi tout le monde trouve un emploi, je pense que vous ne me prendriez pas au sérieux. Dans ma vie professionnelle et dans d'autres fonctions [Jean-Louis Walter a été, entre autres, cadre dans l'industrie automobile et secrétaire général de la CFE-CGC], j'ai beaucoup travaillé sur des questions d'emploi et de formation. Ce ne sont pas des sujets simples. Notamment la question de l'adéquation entre les compétences professionnelles et les postes offerts dans les entreprises. Ce que vous soulevez, je le pointe régulièrement en interne auprès des dirigeants de Pôle emploi. Et je crois qu'ils ont vraiment à cœur de trouver des méthodes, des solutions pour améliorer le placement. Par

exemple, Pôle emploi a remis en place des conseillers entreprise, ce qu'ils avaient oublié à un moment donné. Or, pour placer des gens, il faut des postes à pourvoir. Cela avance, sans doute pas assez vite. Je ne réponds pas tout à fait à votre question, j'en suis conscient, parce que cela sort de mon champ de responsabilités. Mais ce que vous dites, ce sont des choses que j'entends et que je dis dans mes rapports. Mais je ne peux pas juger.

Franky : Donc, si je vous demande si Pôle emploi n'est pas un peu dépassé, vous ne pouvez pas me répondre ?

Je crois que tout le monde est un peu dépassé aujourd'hui ! Moi-même, je vais bientôt être dépassé si les demandes de médiation continuent d'affluer... Pôle emploi est un opérateur. Il fait ce qu'il peut. Je pense que nous devrions être beaucoup plus sévères envers les donneurs d'ordre. Si les donneurs d'ordre et les législateurs faisaient un peu plus simple, cela irait un peu plus vite. Quand je vois la complexité de l'assurance chômage, des textes qui sont en train d'arriver et les critiques qui en sont d'ores et déjà faites... je crois que je ne vais pas être au chômage, moi !

Clarisse : Cette complexité, ce sont les demandeurs d'emploi qui en souffrent en bout de chaîne...

Bien sûr. La grande mode aujourd'hui, c'est la dématérialisation. J'ai fait campagne avec l'ancien Défenseur des droits, Jacques Toubon, sur le fait de dire : arrêtez la course effrénée vers le tout numérique, car vous laissez sur le bord du chemin un grand nombre de personnes qui ne sont pas dans le coup, pas équipées, etc. Tout le processus d'inscription du demandeur d'emploi est, comme vous le savez, dématérialisé. Je plaide régulièrement auprès du directeur général de Pôle emploi pour l'ouverture de créneaux en agence auxquels le demandeur puisse se présenter quand tout se ferme et qu'il ne comprend plus rien aux questionnaires en ligne. Il faut qu'on puisse encore être accueilli

à Pôle emploi, même si on voit bien comment la dématérialisation touche l'ensemble des services publics. Le tout numérique est très dangereux pour la cohésion sociale. Mais j'appelle à ne pas viser l'opérateur Pôle emploi. Pour les conseillers, c'est « galère ». Le matin, ils ont une instruction ; c'est tout juste si, le soir, ils n'en reçoivent pas une autre, car les textes ont évolué. Ce sont les structures extérieures, réglementaires ou légales, qui sont en cause. D'une petite loi d'une page découlent cinquante arrêtés, puis deux cents instructions. Tout cela, il faut l'ingurgiter au quotidien. Et des formations sont nécessaires, qui ne s'improvisent pas, avec des conseillers libérés de leur travail en agence quand ils sont en formation. Je passe beaucoup de temps à leur côté. C'est pour cela que je suis un de ceux qui savent le mieux en parler. Je vois leurs difficultés. J'en ai vu qui, en fin de journée, sont en peine car ils n'ont pas réussi à trouver la formation adéquate pour que le demandeur d'emploi décroche le job. Comme je l'ai écrit dans un de mes rapports, dans une agence, l'angoisse est des deux côtés de la table.

Franky : Nous, quand on va à Pôle emploi, on ne sent pas cette peine. Il y a un grand manque de confiance, et on ne sent plus tout ça.

Ces derniers temps, c'est effectivement difficile. Des conseillers m'ont expliqué qu'entre la plaque de plexiglas et le masque, il n'y a plus de contacts. On ne capte plus les émotions.

Clarisse : Ce problème de déshumanisation des relations et de confiance entre Pôle emploi et les demandeurs d'emploi est antérieur à la crise sanitaire...

Franky : Oui, moi cela fait deux ans que ça dure. Au contraire, pour moi, les choses ont évolué pendant la crise. C'est antérieur à cela. Je partage avec vous ces préoccupations, et je l'écris dans mes rapports : il faut rétablir la confiance. Aujourd'hui, le médiateur met deux fois plus de temps à rétablir cette confiance qu'il y a quelques années. Ce que vous dites est donc vrai. La confiance est partie en raison

de la dématérialisation, de l'inflation administrative, etc. Il faut que ceux qui irriguent l'opérateur de normes et de règles par le haut prennent conscience de cette situation et lui permettent de fonctionner, qu'ils ramènent un peu d'humanité dans tout cela.

Daouda : Beaucoup de personnes témoignent de délais longs pour décrocher un rendez-vous avec un conseiller. De plus, les conseillers sont souvent en CDD. Il y a un turnover important. Du coup, certains demandeurs d'emploi sont oubliés. Comment faire pour mieux les accompagner ?

En tant que médiateur, je suis majoritairement sollicité sur l'indemnisation. Sur ce qui a trait au placement, à la prise de rendez-vous, au suivi, j'ai très peu de demandes de médiation. Pourquoi ? Je ne sais pas. En tout cas, j'en ai très peu, donc j'en parle moins, car je suis moins légitime pour m'exprimer là-dessus. Je ne suis pas le Défenseur des droits, je ne vais pas lancer une enquête auprès des demandeurs d'emploi pour savoir s'ils sont satisfaits de Pôle emploi. Car, sinon, je vais recevoir 90 000 demandes de médiation, comme lui ! Je reviens à votre première remarque sur le fait que vous étiez peu à connaître ma fonction. J'admets qu'en dix ans de construction de mon poste, il y a un sujet dont je ne suis pas très satisfait : c'est la communication. Communiquer autour de l'activité du médiateur n'est pas chose simple. Il ne faudrait pas que, pour un oui ou pour un non, sans motif réel, on saisisse le médiateur. Je vous partage une anecdote : cela fait des années que je bouscule Pôle emploi à propos du traitement des réclamations, pointant que l'institution n'a pas la culture de la réclamation. J'ai réussi à la faire évoluer sur ce sujet. Mais, quand Pôle emploi a mis en place un service de réclamation en ligne, il a explosé. Il a fallu faire tout un travail de pédagogie pour expliquer que la réclamation n'était pas simplement un bouton pour faire état d'un mouvement d'humeur, qu'elle déclenchait tout un processus derrière. Mais je suis per-

suadé que, sur ce point, on va avancer : quelle communication pour que chacun puisse trouver le médiateur, exprimer sa préoccupation et faire en sorte que sa situation puisse trouver une issue plus favorable ? La situation décrite par monsieur qui ne trouve pas d'emploi depuis plus de deux ans, nous la rencontrons. Dans un tel cas, l'intervention du médiateur est rapide : signalement à la direction de l'agence. Vu la crédibilité et la confiance dont jouissent les médiateurs régionaux, il se passe très vite quelque chose.

Franky : Depuis six mois, je peux prouver que je suis en recherche très intensive d'emploi. Pôle emploi sait tout de moi via mes CV, mes lettres de motivation, etc. Je n'ai pas le permis de conduire. Malgré cela, j'habite en Haute-Loire et je reçois des annonces d'emploi en Seine-et-Marne. J'en ai refusé deux. J'ai expliqué pourquoi. Mais on me prévient : « Ne refusez pas la troisième, sinon vous allez vous faire radier. » Mais comment accepter des offres, soit qui ne correspondent pas à mes compétences, soit qui se trouvent à plus de deux cents kilomètres de chez moi ! C'est juste impossible !

Oui, ce sont des situations que j'entends. Dans l'avant-propos de mon rapport 2020, j'exprimais cela. Nous faisons remonter ces situations, parfois avec un certain courage. Mais, derrière, il y a une vraie inertie. Personnellement, je suis toujours sensible au salarié qui est en première ligne. Je dis souvent à mes interlocuteurs : je vous emmène une semaine dans une agence de Pôle emploi et vous allez essayer d'ingérer ce que les agents reçoivent en notes et instructions. Ce que je dis à Pôle emploi – et je le disais déjà quand j'étais dans l'industrie automobile –, c'est la chose suivante : une voiture qui ne tombe pas en panne, je ne peux pas vous le garantir. Mais faire en sorte que, si vous tombez en panne, vous soyez dépanné le plus vite possible, ça, je peux vous le garantir. Je me place de ce côté-là avec Pôle emploi : quand l'institution se rend compte d'une erreur de son fait, il faut qu'elle

puisse la corriger le plus rapidement possible, et qu'on ne considère pas que le demandeur d'emploi a tort *a priori*.

Franky : Cela rejoint une question que je souhaitais vous poser concernant les trop-perçus justement... Récemment, un ami indemnisé a reçu une somme supplémentaire toutes les semaines, pendant un mois. Je lui ai dit : « N'encaisse pas sans savoir ce que c'est, va te renseigner. » Ce qu'il a fait. On lui a expliqué que ces sommes correspondaient au rappel d'une aide liée au Covid-19. Dans une situation de trop-perçu, il m'est arrivé d'aller au guichet et qu'on me dise : « Oui, c'est une erreur de notre part, mais vous n'auriez pas dû dépenser cette somme. » Mais moi, je n'ai pas d'argent, donc quand j'en reçois, je le dépense...

C'est un sujet récurrent pour le médiateur. La remise des trop-perçus est statuée lors d'instances où siègent les partenaires sociaux. Je leur explique souvent que, quand un demandeur d'emploi perçoit des montants, il ne comprend pas comment le calcul est fait. Et, vu sa situation, il dépense l'argent. Quand on lui demande de rembourser, l'argent n'est plus là. Deux options : soit vous plongez les gens dans une nouvelle détresse, soit vous reconnaissez votre erreur. Je conseille aux instances de faire l'impasse et de procéder à une remise des trop-perçus.

Franky : Pour ma part, je n'ai jamais bénéficié d'une telle remise. Le trop-perçu a toujours été déduit de la suite des versements, et donc remboursé d'une manière ou d'une autre. D'ailleurs, je ne savais pas qu'on pouvait demander une remise.

Nous sommes pourtant beaucoup sollicités sur ce sujet. À ce propos, j'ai réussi à placer un indicateur dans le contrôle de ces dispositifs de Pôle emploi afin que le comportement des agences soit jugé non pas à la quantité de trop-perçus récupérés mais au nombre d'indus évités. Il faut éviter de faire des indus,

car les récupérer est quelque chose de très difficile. Parfois, à l'occasion d'audits en interne, on découvre des erreurs dès l'origine, dans le calcul de l'indemnité journalière d'un demandeur d'emploi. J'ai en tête une affaire récente qui se monte à 15 000 euros, sur une erreur portant sur trois ans. Quand ces dossiers arrivent chez le médiateur, on ne lâche pas, on force un peu, on fait réfléchir. Et, dans des commissions où je suis sollicité pour m'exprimer, j'y vais franco. Je leur explique que le demandeur d'emploi n'a pas mis ce montant sur un livret. Il lui a permis de vivre, de rembourser un certain nombre de dettes. Nous remportons des succès sur ces affaires-là dans les instances paritaires.

Clarisse : Vous comprenez que cela puisse participer à la crise de confiance...

Oui, et au-delà. Cela peut plonger des familles entières dans des détresses profondes.

Franky : Cela veut dire aussi qu'il y a certainement de pauvres personnes qui ont déjà pas mal de soucis, mais encore un peu d'argent, et qui vont quand même rembourser la somme, sans poser de questions, pour ne pas avoir de problèmes...

Oui, il y a cela aussi.

Daouda : Pour ma part, je n'ai jamais été inscrit à Pôle emploi, et pour cause, j'ai longtemps été sans le droit de travailler, du fait de ma situation administrative. Je viens d'être régularisé, je vais enfin avoir un emploi. Est-ce que tout le monde a réellement accès au travail ?

C'est une belle question, qui dépasse largement les prérogatives du médiateur de Pôle emploi. Cela étant, sur les procédures qui permettent l'accès au travail, comme nous l'avons déjà écrit dans nos différents rapports, il y a parfois – selon les préfectures, selon la façon de traiter les dossiers, selon les entreprises – des situations compliquées. Des personnes ont été indemnisées par Pôle emploi alors qu'elles ne devaient pas l'être parce qu'elles n'avaient

pas le droit de travailler. Cela existe aussi, ce sont des dossiers qui finissent chez nous. On essaie souvent de faire ce qu'on appelle des préconisations en équité¹. J'ai décidé de lancer cela : je me donne la capacité de faire des préconisations à Pôle emploi sur des situations dramatiques, pour lesquelles personne ne sait plus comment s'en sortir, dans lesquelles le demandeur d'emploi n'est pas en capacité de rembourser, par exemple. Le médiateur se lance et fait des préconisations en équité. Elles sont suivies à 90%.

Dominique : Voyez-vous des choses pour améliorer le système ? Et jusqu'à quel point vos propositions sont-elles entendues ?

C'est une question que l'on m'a posée dans un colloque. J'ai donc fait le point sur les préconisations que j'ai pu faire en dix ans. Sur cinquante-deux préconisations essentielles, deux n'ont pas été retenues. L'une à propos du statut de Pôle emploi (à la fois public et privé), l'autre sur le cumul de l'allocation adulte handicapé de deuxième catégorie avec le revenu de remplacement. En revanche, il y a un problème de temps. Certaines préconisations ne sont pas mises en œuvre rapidement car les partenaires sociaux ne se réunissent que tous les trois ans pour discuter de l'assurance chômage. Entretemps, il ne se passe rien. Et une loi ne se change pas en cinq minutes.

Clarisse : Quelles sont les avancées obtenues qui vous semblent importantes pour les droits des demandeurs d'emploi ?

Je citerais la préconisation sur la rétroactivité des radiations. Il y a quelques années, quand vous étiez radié, vous ne perceviez plus d'indemnités mais, en plus, vous deviez rembourser le trop-perçu depuis la date de l'événement donnant lieu à la radiation. Le fait de modifier cet effet a fait entrer 30 000 demandeurs d'emploi dans les

¹ Ces recommandations permettent d'introduire de la "réflexion dans les procédures", pour éviter que l'application d'un dispositif ne provoque un «effet injuste, disproportionné voire contraire» à ses objectifs.

A photograph of a worker in a warehouse. The worker is wearing a blue shirt and blue pants, and is carrying a large, rectangular package wrapped in black plastic. The worker's right hand is visible, wearing a white glove. The background shows high industrial shelving units filled with cardboard boxes. The lighting is bright, typical of a warehouse environment.

J'ai 71 ans.
J'existe parce que je bosse.
Une fois retraité, j'ai l'impression
que j'existerai moins.[...]
L'emploi est un élément
fondamental du lien social

chiffres du chômage et a coûté cinquante millions d'euros à l'Unédic. C'est la préconisation la plus importante que j'ai pu faire et qui a été prise en compte. J'ai réussi à leur prouver qu'en matière de droits, ils étaient largement dans l'erreur. C'était la double peine pour le demandeur d'emploi.

Clarisse : Cette année, depuis votre poste, que percevez-vous des effets de la crise sanitaire sur le fonctionnement de Pôle emploi et l'accompagnement des chômeurs, et pensez-vous que Pôle emploi va pouvoir accompagner l'augmentation possible de chômeurs dans les mois à venir ?

Comme évoqué précédemment, la crise a eu pour effet une augmentation du nombre de demandes de médiation et un allongement de la durée de traitement car il faut rétablir la confiance mise à mal. Un autre sujet que je souligne dans mon rapport est celui des démissions : les jeunes ont compris qu'ils pouvaient démissionner mais, pendant la crise, alors qu'ils n'y avaient jamais été confrontés, ils ont rencontré la réglementation de l'assurance chômage et se sont rendu compte qu'ils n'avaient droit à rien. Il y a eu des situations assez compliquées.

Clarisse : Êtes-vous inquiets pour les mois à venir ?

Je n'ai pas trop d'inquiétudes sur la capacité de l'institution, mais davantage sur la façon dont la population va réagir. S'il y a un afflux de demandeurs d'emploi, l'opérateur va devoir s'organiser face à des comportements plus durs. Mais je ne suis pas représentant syndical des salariés de Pôle emploi. Ils s'exprimeront s'ils ont des choses à dire. Ce n'est pas mon rôle de le faire.

Clarisse : Vous serez en revanche le réceptacle de la détresse des usagers dans leur dialogue avec Pôle emploi. Vous l'anticipez ?

Je peux simplement vous dire que les demandeurs d'emploi sont inquiets de la nouvelle réglementation de l'assurance

chômage car tous les demandeurs d'emploi qui nous saisissent nous en parlent, et sont inquiets du fait qu'ils ont compris qu'elle était surtout économique, faite pour gagner des sous. Mais je ne pourrai dire les difficultés qu'elle pourrait induire que dans mon rapport de l'an prochain. À moins que, d'ici là, il y ait de grosses catastrophes. Quand c'est le cas, je me fends d'une note pour prévenir que l'on va droit dans le mur si on ne revoit pas tel ou tel dispositif.

Clarisse : Vous avez une longue expérience professionnelle. Que représente pour vous le travail ?

C'est une existence sociale. J'ai 71 ans. J'existe parce que je bosse. Une fois retraité, j'ai l'impression que j'existerai un peu moins. C'est une vraie existence sociale, une place dans la société. L'emploi est un élément fondamental du lien social.

Franky : Est-ce qu'il y a autant de fraudes que cela de la part des chômeurs vis-à-vis de Pôle emploi ? Aujourd'hui, je trouve qu'on est de plus en plus suspectés, de plus en plus contrôlés. Est-ce justifié ?

Le renforcement du contrôle de la recherche d'emploi n'est pas lié à l'origine à des problèmes de fraude, mais à celui des décrocheurs : de plus en plus de gens décrochaient de leur recherche d'emploi. L'idée était de les appeler plus souvent. Comme d'habitude dans nos systèmes administratifs, ces dispositifs se sont tournés plutôt vers le contrôle que l'aide.

Franky : Le contrôle et la punition...

Oui, on punit parfois alors qu'il faudrait plutôt soutenir ceux qui décrochent, parce qu'ils n'ont plus les moyens, plus l'envie ou plus la force. Il y a de vrais fraudeurs, des costauds, des vrais pros. Après, il y a celles et ceux qui sont un peu habiles et qui utilisent l'assurance chômage et ses règles, notamment dans le cadre d'une activité réduite, pour se faire un peu de trésorerie. Moi, je suis très indulgent à leur rencontre, je ne les considère pas comme

des fraudeurs. Mais l'institution est capable très vite de les catégoriser comme tels. Nous avons regardé les retours de demandeurs d'emploi à la suite de contrôles : nous n'avons pas eu plus de demandes de médiation après le renforcement de ces contrôles. Les radiations intervenant après des contrôles sont un sujet que l'on suit de très près. Et nous arrivons quasiment toujours à trouver des solutions avec Pôle emploi.

Franky : Aujourd'hui, à Pôle emploi, comme je le disais précédemment, on peut être radié quand on refuse plusieurs offres consécutives. Pour moi, un travail a un aspect financier – on en a tous besoin – mais pas seulement. Vous le disiez, c'est aussi notre place dans la société, se sentir bien... Quels sont les critères pour accepter ou refuser une offre ? Je refuse des offres parce qu'elles ne me conviennent pas du tout. Mais on me répond : vous devez les accepter, vous n'avez pas le choix. Que pensez-vous de cela ?

Personnellement, j'ai travaillé sur ces sujets, il y a quelques années. C'est un des dispositifs les plus compliqués qui aient jamais été mis en place, demandant aux conseillers de Pôle emploi de faire quelque chose qui est un peu de la folie. C'est quelque chose d'ingérable, que le législateur a sorti parce que certains considèrent qu'il ne faut pas pousser, qu'au bout de trois offres, il faut accepter. Certains ne vont pas beaucoup sur le marché du travail pour voir que c'est une jungle... Cela met le conseiller dans des situations compliquées. Certains comprennent, connaissent le marché du travail. D'autres appliquent la règle. Le discernement existe mais tous les individus ne peuvent pas le gérer efficacement. Je suis partisan de faire confiance au conseiller qui est proche du demandeur d'emploi, qui le connaît bien, qui sait à partir de quand il faut un peu le bousculer, et sévir. On constate que le dispositif est appliqué à géométrie très variable.

Vous avez raison, rechercher un emploi ne se décrète pas. Sinon, on aboutit aux systèmes des pays anglo-saxons, qui ont

des taux de chômage merveilleux mais qui produisent des travailleurs pauvres, avec des jobs très précaires.

Clarisse : Risque-t-on d'aller vers ce modèle-là ? Faut-il plus de moyens pour Pôle emploi ?

Je ne suis pas dans les coulisses des discussions. La grande difficulté, c'est qu'on fait évoluer les choses sans vraiment consulter ceux qui sont concernés, les salariés. Quand une réforme n'est pas acceptée, c'est compliqué de la gérer par la suite.

Clarisse : Faudrait-il davantage associer les demandeurs d'emploi aux dispositifs qui les concernent ?

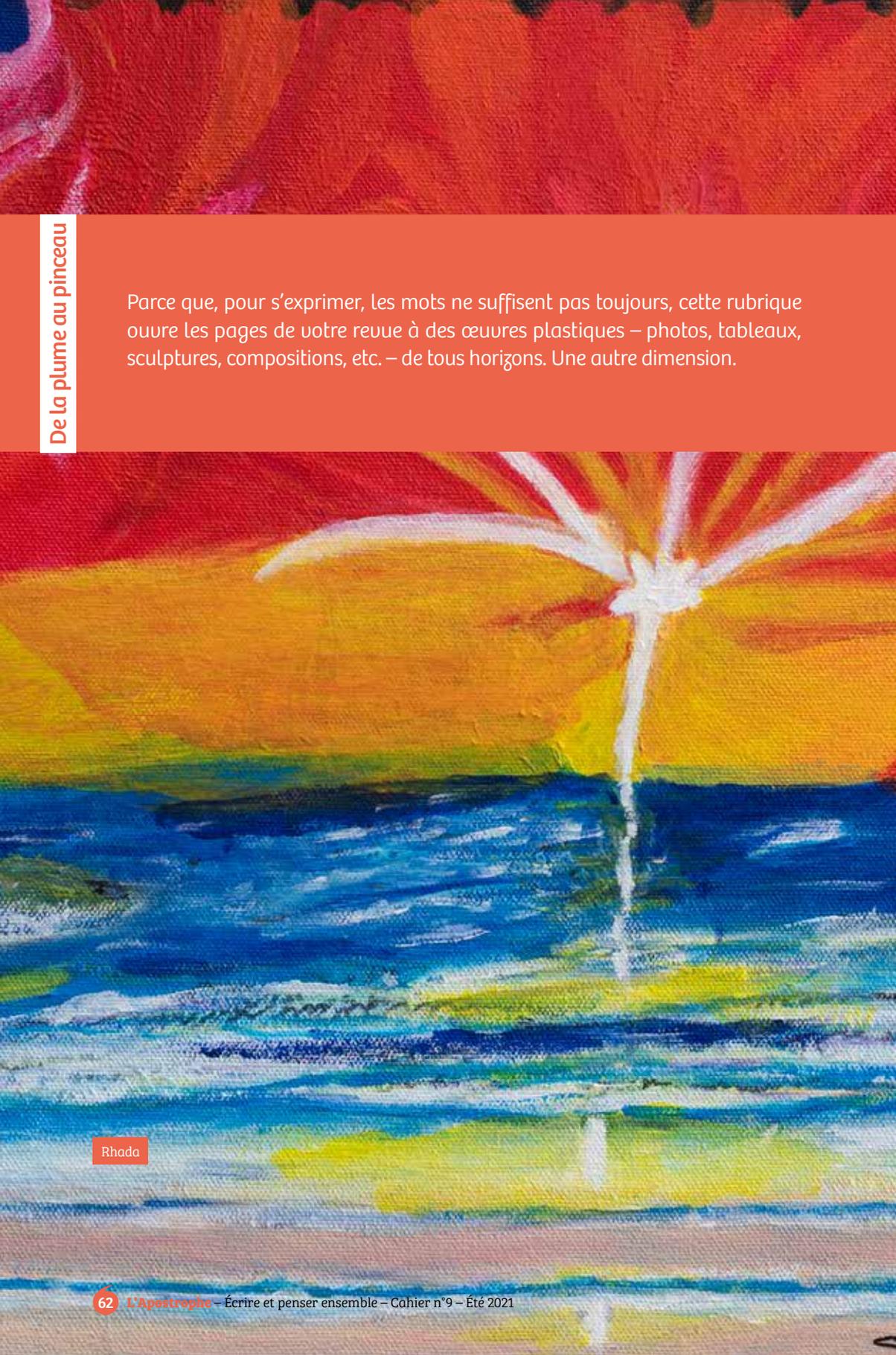
Ils sont déjà associés, à travers le comité national de liaison et les comités départementaux, où les demandeurs d'emploi peuvent s'exprimer ; ils sont aussi dans les organisations syndicales de salariés. Maintenant, sont-ils suffisamment écoutés ? Qui écoute qui, en ce moment ? Moi-même, je dois parfois taper un peu du poing sur la table. L'écoute est devenue plus difficile ces derniers temps.

Clarisse : Est-ce que vous vous fixez des priorités dans les mois à venir pour continuer à rapprocher les usagers de l'institution ?

La dématérialisation est un sujet important, sachant qu'un pas a été fait par Pôle emploi qui, en agence, assiste ceux qui sont démunis. J'insiste régulièrement pour que cela soit maintenu.

J'ai un autre sujet qui me tient à cœur : la démarche de « médiation préalable obligatoire ». Si elle se pérennise, le médiateur sera beaucoup mieux intégré : il sera une étape incontournable avant d'aller en justice. C'est un grand chantier qui se termine cette année, avec une loi qui devrait arriver l'année prochaine. C'est un bonus pour tout le monde car, d'une médiation, aucune partie ne sort perdante. ■

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



Rhada

Un atelier de peinture à Rosny-sous-Bois

Les œuvres que nous vous proposons de découvrir ont été réalisées par des participants à l'atelier de peinture du Secours Catholique de Rosny-sous-Bois (93). Cet atelier réunit tous les mercredis matin une dizaine de peintres amateurs, pour la plupart des femmes, fidèles à ce rendez-vous. Ginette Piget, 72 ans, anime cet atelier et en décrit l'esprit.

Photos : Steven Wassenaar /SCCF

J'ai créé l'atelier de peinture et de dessin au sein du Secours Catholique de Rosny-sous-Bois en 2016, au moment où je prenais ma retraite. Je suis moi-même artiste peintre, j'ai beaucoup produit et j'ai connu l'expérience d'exposer en public. Je voulais que d'autres aient cette chance. J'ai traversé des épreuves, vécu des traumatismes. J'avais envie de me tourner vers des personnes qui rencontrent des difficultés pour partager avec elles le chemin de thérapie que j'ai parcouru grâce à la peinture.

Au début, quatre personnes participaient aux ateliers. Des personnes rencontrées dans la rue, avec lesquelles j'avais bavardé. Aujourd'hui, l'atelier compte jusqu'à douze participants. Ce sont souvent des gens qui n'ont jamais peint de leur vie, certains fréquentent l'accueil de jour du Secours Catholique. Ils sont là pour apprendre à dessiner, à s'exprimer, à travers le dessin et la peinture. Ils sont aussi là pour le plaisir de se retrouver et pour avancer.

Pour bien travailler, je demande le calme, le respect de soi et la dignité. La règle est de ne pas porter de jugement sur les réalisations des autres. Les critiques sont acceptables, mais pas le jugement. Je valorise, je montre les œuvres. Il y a beaucoup de joie dans cet atelier. J'essaie de faire en sorte que les participants laissent de côté le négatif, leur fardeau de difficultés, et qu'ils se concentrent sur leurs œuvres.

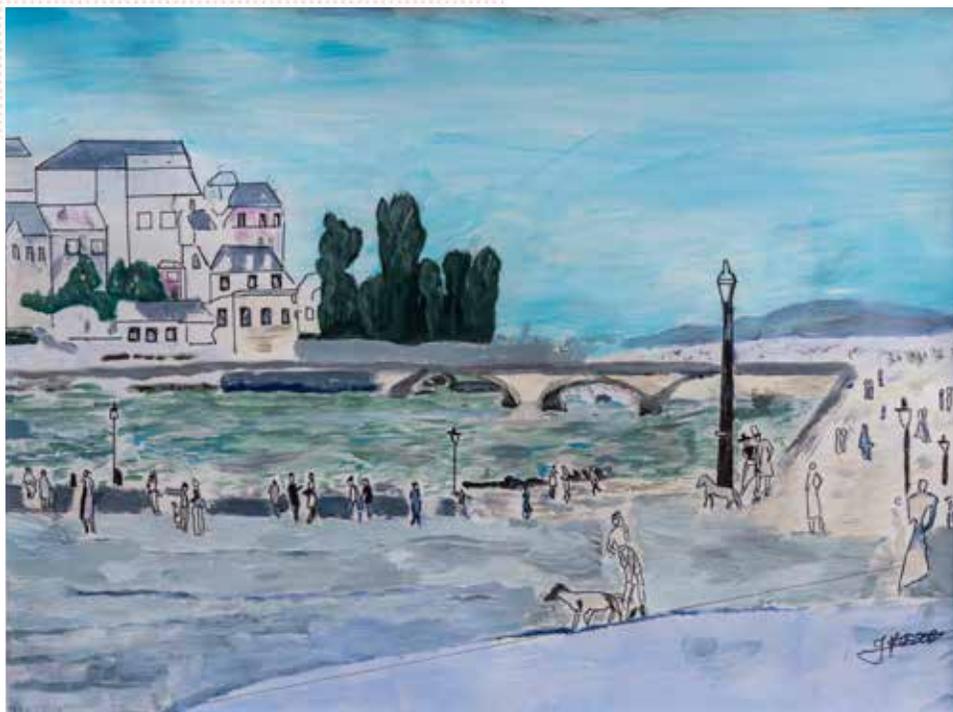
Juste avant la crise sanitaire, nous avions pour projet d'exposer les réalisations. Exposer, c'est se mettre à nu, accepter le regard de l'autre. C'est source de richesse et d'évolution. Les participants s'étonnent souvent eux-mêmes de ce qu'ils créent. Je les incite à avoir une bonne estime d'eux-mêmes, à ne pas se dénigrer. L'atelier m'apporte beaucoup également, je m'y sens bien. Malgré les trente-cinq ans de peinture que j'ai derrière moi, je continue d'apprendre à leurs côtés. ■

Ginette Piget



Ginette, 72 ans, anime l'atelier
et peint depuis très longtemps. Elle s'est mise à l'abstrait,
qui lui fait toucher au « *divin* ».

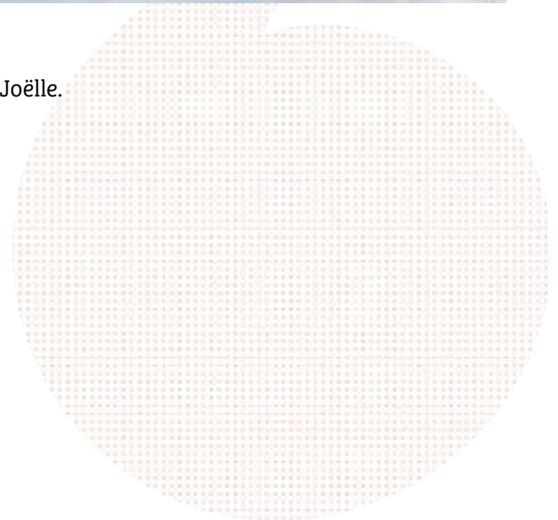




Joëlle, 66 ans, aime peindre des marines.
Elle n'a pas vu son fils depuis dix ans. Il vit en Suisse.
Elle lui a envoyé une photo d'un des tableaux peints à l'atelier.
Il est fier de ce qu'elle a peint.



Joëlle.





Ghislaine



Ghislaine a 61 ans. Son père peignait.
« *Tu fais comme papa* », lui a-t-on dit dans sa famille.



Lina, 19 ans, parle très peu. Sa mère l'amène à l'atelier pour lui permettre de s'exprimer *via* le dessin et la peinture.



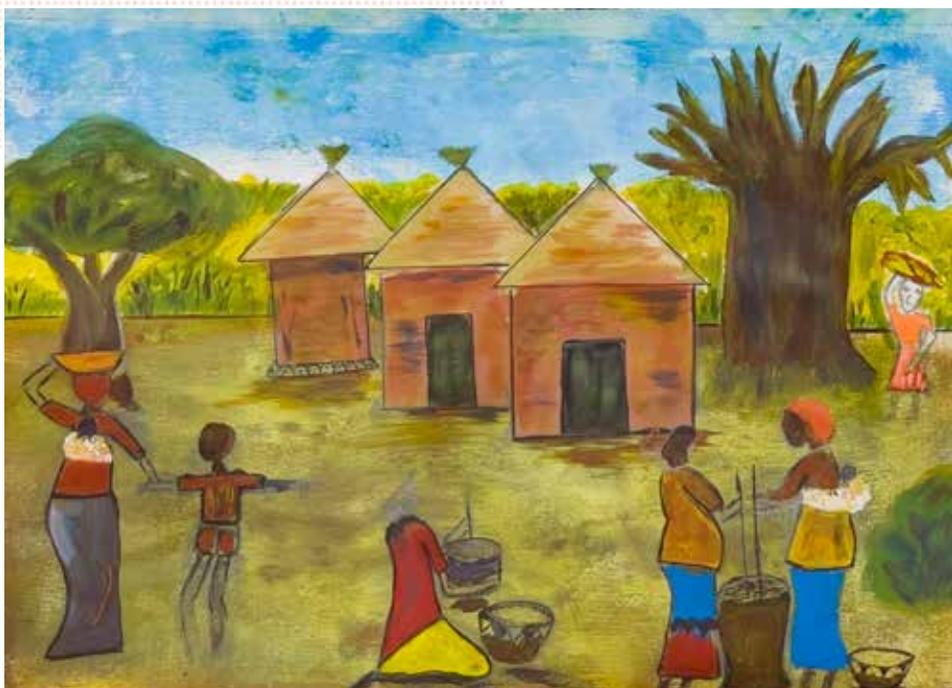
Pauline, 60 ans, aime dessiner à partir de livres
ou de coloriages pour enfants.



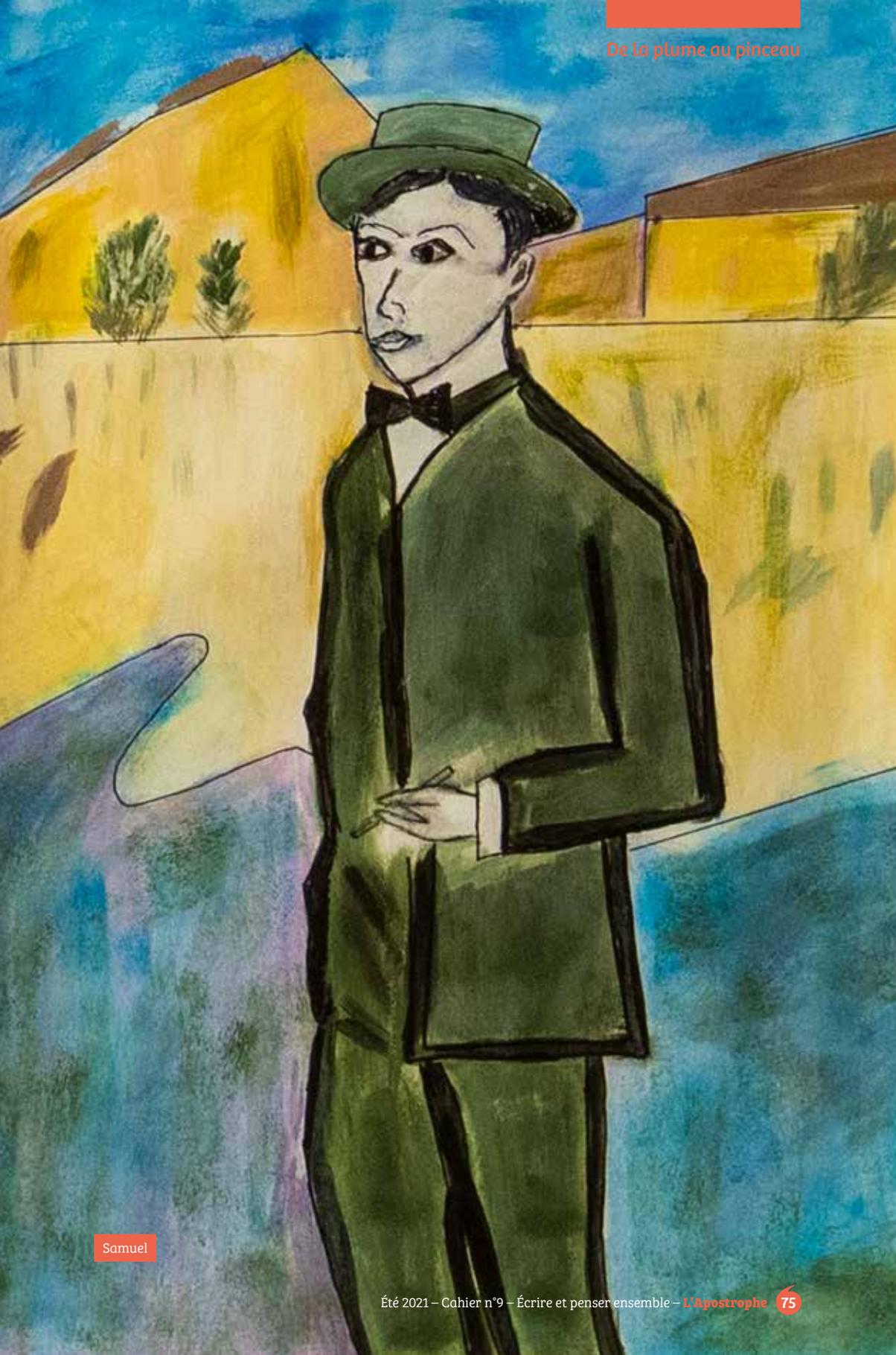
Merghem



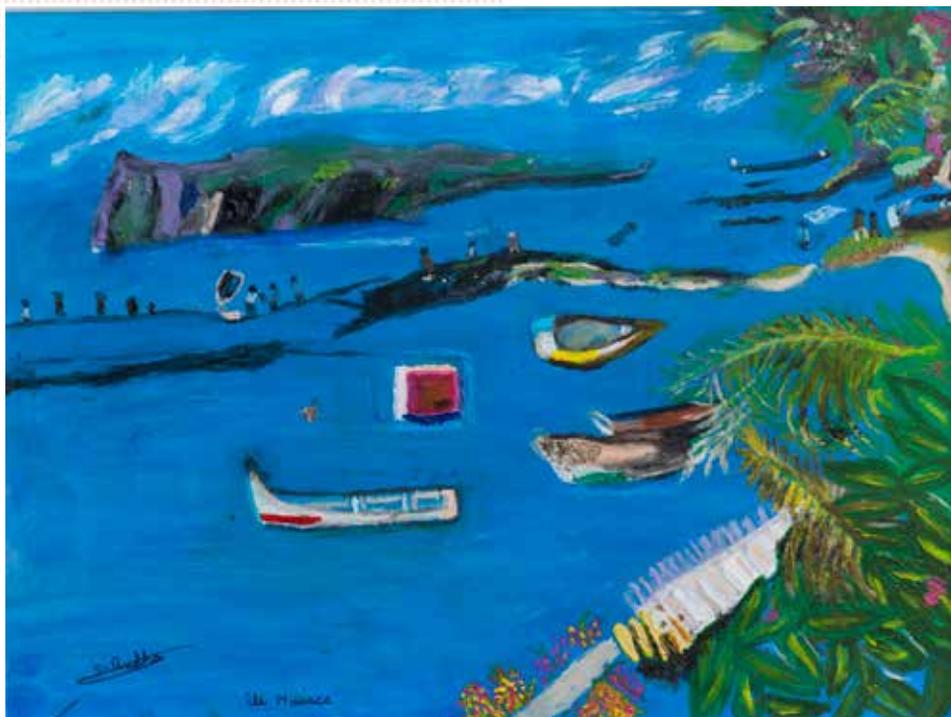
Merghem, 71 ans, est bénévole
à l'accueil de jour de Rosny-sous-Bois.



Samuel, 58 ans, est originaire du Cameroun.
Il rêve de prendre sa retraite dans un village calme
au Cameroun.



Samuel



Radha, 55 ans, est née à l'île Maurice.
Orpheline, elle a été adoptée par une famille mauricienne.
« *Je n'ai pas fait d'études* », dit-elle.
Elle a découvert la peinture grâce à l'atelier.



Radha.



Radha.



Radha

Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un·e autre le récit de sa vie.

À propos de l'auteur

Daouda Deme est bénévole au Cèdre, le centre d'entraide pour les demandeurs d'asile et les réfugiés, une antenne du Secours Catholique située dans le XIX^e arrondissement de Paris. Dans une vie précédente et dans son pays d'origine, Daouda exerçait le métier de journaliste à la radio. C'est de là que lui vient le goût des autres, celui des rencontres et des récits. Il nous offre l'histoire de Christine, croisée dans une association, dont « les multitudes de vies » professionnelles, y compris l'expérience du chômage, l'ont « interpellée, inspirée ».

Christine et « son ange gardien du tonnerre »

Moi, à la base, je voulais être géologue, volcanologue. J'ai fait un baccalauréat en sciences naturelles, un bac D à l'époque, et ensuite un Deug de sciences de la nature et de la vie. J'ai fait de la géologie, de la génétique... J'aimais bien, moi. Comme j'étais forte en géologie, je faisais partie des élèves que le prof emmenait à la fin de l'année dans le Massif central faire des fouilles, c'était génial. Mais, à l'époque, ça n'allait plus du tout avec mes parents, je me suis cassée de chez moi, et le père de mon petit copain m'a trouvé un boulot dans sa boîte. C'est comme ça que je me suis retrouvée dans un service comptable et que j'ai appris la compta. Je n'étais pas mécontente, j'avais un boulot, j'étais indépendante. Je suis restée seize ans dans cette boîte et puis j'ai craqué. Mon chef m'a poussé à bout, je lui ai balancé une agrafeuse au travers de la tronche ! Heureusement, il ne l'a pas reçue, il a poussé sa tête et l'agrafeuse a atterri dans le mur. Il n'a même pas porté plainte, rien du tout, ouf !

Au chômage

Donc je me suis retrouvée au chômage, bien sûr. Je suis restée sans travail. À l'époque, je faisais déjà pas mal de photo, j'aimais beaucoup ça, et donc je suis allée voir pour faire une école de photo. La femme à l'accueil m'a demandé si j'étais prête à faire les mariages et les rentrées de classe. Là, je me suis dit que les mariages, je détestais ça, et donc que, si photographe ça voulait dire faire des mariages, alors non, je n'allais pas faire cette formation ! À l'époque, je recevais je ne sais plus quoi comme journal et, souvent, il était livré avec des CD. C'est comme ça que j'ai reçu sur un CD un petit logiciel de 3D. C'était les prémices de la 3D. Je m'étais mise sur ce truc, je m'étais éclatée avec ça et, du coup, je me suis dit que j'allais devenir graphiste ! J'ai trouvé une formation dans une école qui me plaisait bien. Le DRH de ma boîte, qui n'était pas d'accord avec les façons de faire de ma direction, a tout fait pour que je puisse partir dans de bonnes conditions, et notamment que je puisse payer ma formation. Donc je suis partie faire ma formation et, après quelques expériences en entreprise, je me suis installée à mon compte. Au début, ça marchait très bien, je travaillais

pour le Centre national du volontariat (CNV), je faisais tout un tas de trucs. Mais, à un moment, il y a eu un changement dans la direction, ils ont décidé de faire appel à une agence, et donc j'ai perdu mon principal client. J'ai continué à me former toute seule. J'ai appris à coder en HTML et j'ai commencé à faire des sites internet, tout en continuant à faire de l'intérim de temps en temps, quand j'en avais besoin.

Séparée

Puis je me suis séparée de mon compagnon. Dès le départ, je n'ai pas du tout cherché à me remettre avec quelqu'un, j'ai profité du fait d'être seule. D'un seul coup, je pouvais aller où je voulais, quand je le voulais. Une fois la douleur de la séparation passée, j'ai vraiment apprécié cela. Mais, du coup, il a fallu que je gagne plus d'argent pour payer mon loyer et je suis retournée dans la compta. Cette fois-ci, j'y suis restée neuf ans, avant de craquer à nouveau. Pour une bonne raison : les gens de la direction cherchaient à me mettre dehors. En fait, ils cherchaient à virer toutes les personnes de plus de 50 ans, on en a eu la confirmation par la déléguée du personnel. Du coup, quand j'ai su ça, je suis allée demander une rupture conventionnelle. Je ne savais pas du tout ce que j'allais faire après, mais ce n'était plus possible pour moi de rester dans ces conditions. J'ai obtenu une rupture conventionnelle et, en m'inscrivant à Pôle

emploi, j'ai bénéficié d'un bilan de compétences. Il est ressorti de ce bilan que ce pour quoi j'étais faite, c'était l'artistique et le social, et que ce pour quoi j'étais le moins faite, c'était tout ce qui avait trait à l'administratif et à la comptabilité ! La femme qui m'a fait passer le bilan de compétences m'a dit que j'avais eu un courage

“ Il est ressorti de ce bilan que ce pour quoi j'étais faite, c'était l'artistique et le social ”

fou de travailler dans la comptabilité pendant vingt-cinq ans, au vu de mon profil ! C'est elle qui m'a parlé du Daefle, le diplôme d'aptitude à l'enseignement en français langue étrangère. C'est un diplôme pour enseigner le français dans des associations ou des établissements privés, en France ou à l'étranger.

Ma voie

Pour moi, ce diplôme d'aptitude à l'enseignement en français, c'était la fin d'une quête. Ça y était, j'avais trouvé ma voie. Au début, ça se passait bien, surtout avec les élèves. D'un point de vue administratif, c'était plus compliqué. [...] Un jour, au bout de trois semaines dans ce nouveau travail, on est convoqué au siège. Le matin déjà, il s'était passé quelque chose de bizarre. J'avais vu un homme, un élève, dans le couloir, et il m'a dit qu'il était puni. On parle d'une personne adulte là, hein ?

Il m'explique que, la veille, il avait prévenu qu'il allait arriver en retard, parce qu'il avait un rendez-vous administratif. Mais personne à l'école n'a pris ça en compte. Et donc il a été puni, comme un enfant. Ensuite, je suis arrivée avec mes collègues au rendez-vous avec le directeur de la boîte avec une dizaine de minutes de retard. C'était à l'autre bout de Paris et on avait été retenus dans les transports. On s'est fait embobiner comme des enfants pour notre retard et, ensuite, parce qu'on avait mal rempli les fiches de présence. J'ai expliqué à notre directeur que certaines cases n'étaient pas parfaitement remplies parce que certains élèves n'avaient jamais tenu de stylo de leur vie, et que donc ils avaient parfois du mal à signer dans une toute petite case. Et là, il explose. Il me hurle dessus,

Je voulais être géologue,
vulcanologue [...]
J'ai fait un Deug de sciences
de la nature et de la vie [...]
C'est comme ça que je me suis
retrouvée dans un service
compta.

en se rapprochant très près de moi, en m'insultant et en me disant que j'étais une incompetente. Devant tout le monde. Je lui ai dit ce que je pensais de lui, j'ai remballe mes affaires et je suis partie.

Cauchemars

J'étais en vacances ce soir-là. Je les ai passées à faire des cauchemars d'agression la nuit et, quand je suis revenue à Paris, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas retourner travailler. Ça me semblait impossible. Je suis allée voir ma toubib, qui m'a dit que je faisais une dépression, qu'il était hors de question que je retourne travailler, et qu'on allait me soigner.

Toute ma vie, j'ai eu envie de me dire à un moment que ça y était, j'avais trouvé ma voie, professionnellement parlant. J'ai toujours eu l'impression de ne pas être en train de faire le travail que j'avais vraiment envie de faire, qui était fait pour moi. Je pense que cette agression m'a aussi affectée à cause de ça. Parce

que, pour la première fois de ma vie, j'avais l'impression d'avoir trouvé ma voie, d'avoir trouvé ma place. Je sortais de mes cours, je me sentais super bien, c'était un vrai plaisir ! Je faisais quelque chose qui me plaisait et je sentais que les gens étaient contents. En plus, le matin même, on avait fait du théâtre pendant la classe, et ça s'était super bien

“ Parce que, pour la première fois de ma vie, j'avais l'impression d'avoir trouvé ma voie, d'avoir trouvé ma place. ”

passé ! J'avais réussi à faire participer tout le monde, ils étaient vingt-cinq. Même l'élève qui ne parlait jamais à personne avait joué le jeu, il avait participé. J'étais super contente ! Tout allait bien, j'étais en vacances le soir même... Ça a tout cassé. Et je me suis dit : qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Je n'avais plus envie de rien faire. La dépression a duré quelques mois, jusqu'à ce que je me casse le genou et que le confinement arrive. Là, ça a été vraiment la traversée du désert. Et, en même temps, s'il n'y avait pas eu ça – la dépression, le genou et le confinement –, je n'aurais pas pris la décision de quitter Paris et de déménager dans ma campagne. Ça m'a boostée, ce confinement à la con !

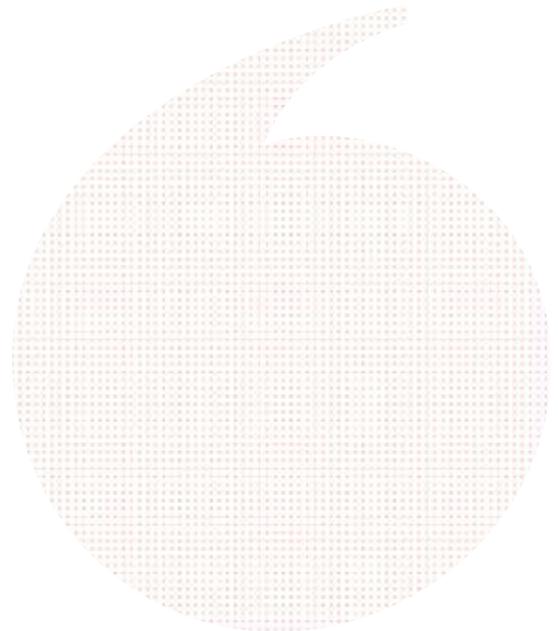
Partir, partir !

J'ai déménagé le 29 juillet. Pendant le confinement, je n'arrêtais pas de dire à mes potes que je voulais partir de Paris, je voulais partir, partir ! J'ai beaucoup d'amis qui habitent dans le Sud, vers Béziers. J'ai postulé à un poste d'AESH (accompagnant d'élèves en situation de handicap) dans la région, en me disant que, si je trouvais un poste, je me barrerais de Paris. À ce moment-là, un de mes amis m'a dit qu'il me prêtait sa maison. J'ai sauté sur l'occasion, je suis partie à la campagne. Je n'avais aucune nouvelle de ma candidature. Trois semaines après mon arrivée, ils m'ont appelé pour me proposer de faire un entretien d'embauche. Entretemps, j'avais postulé dans toutes les écoles du coin et certaines d'entre elles ont envoyé mon CV à l'académie : donc, les recruteurs, je pense qu'ils ont reçu mon CV des dizaines de fois ! Je suis allée faire l'entretien d'embauche et, une semaine après, on me répondait que ma candidature était retenue et que j'allais être en poste dans un lycée professionnel à vingt-cinq minutes de mon nouveau chez moi ! Encore un nouveau métier. Être prof, c'est du social, ça va bien me correspondre, je crois.

Plein de belles histoires

Parfois, quand je regarde ma vie, je me dis que, quand même, j'ai fait pas mal de trucs ! Et je me dis que j'ai un ange gardien du tonnerre. J'ai des protections. Au moment où j'en ai eu besoin, il y a toujours eu une personne pour m'aider : ma tante, le DRH, ma toubib, mes amis... J'ai eu plein de belles histoires, plein de belles relations. Et j'ai des amis franchement géniaux. L'autre jour, j'avais une super copine au téléphone. Elle me disait que la boîte pour laquelle elle travaillait avait été rachetée par des Anglais, et qu'elle espérait qu'ils allaient faire un plan pour les retraites anticipées. Elle veut vendre sa maison dans la Somme et acheter quelque chose dans le Sud pour se rapprocher des amis. Je lui ai dit que ça tombait bien, qu'on était plusieurs copines dans la même situation, qu'on pourrait se mettre ensemble pour acheter un grand terrain et y vivre ensemble, chacune dans notre petite maison. Recréer un petit village, avec des espaces communs, une buanderie, des outils et le jardin en commun... Peut-être une petite cuisine d'été, un endroit où se retrouver. Mais que chacune ait son coin perso, son espace. On est cinq à être intéressées. Il faut qu'on se rencontre et qu'on en discute. Mon rêve, c'est d'avoir une *tiny house*. Ça serait trop bien. Encore une aventure ! ■

Interview menée par Daouda Deme, transcrite par Emma



Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.

Du théâtre et des femmes

Depuis 2018, une soixantaine de femmes, d'abord de Nantes, puis d'Angers et de Djibouti, se sont lancées dans une aventure artistique peu commune, à l'invitation de la comédienne et metteuse en scène Vanille Fiaux. Cette aventure qui replace chacune d'elles dans un univers théâtral les magnifie, les transforme et leur ouvre des horizons qu'elles n'auraient pas imaginés.

Un samedi après-midi de juin, à Angers. La vaste scène du Centre national de danse contemporaine est plongée dans le noir. Les gradins se remplissent au maximum de la jauge autorisée en temps de pandémie, et le spectacle *Du C(h)œur des femmes* peut commencer. Répétition générale avant la première, le lendemain.

Le spectacle débute par la projection d'un petit film de six minutes qui transporte le spectateur à Djibouti où une trentaine de femmes africaines de tous âges et de toutes conditions, auréolées de soleil, dansent et chantent l'hymne *Du C(h)œur des femmes*, le spectacle conçu et réalisé par Vanille Fiaux.

Le texte de l'hymne a été traduit en autant de langues et de dialectes parlés par les femmes de Djibouti. Le voici tel qu'il a été écrit en version originale.

Du c(h)œur des femmes

Je ne veux plus
Pour les âmes d'elles
Je ne veux plus être touchée, plus être rabaissée
Je ne veux plus partir à la conquête,
Plus feindre le bien-être
Je ne veux plus sourire quand je pleure,
Plus rougir de mes peurs
Je ne veux plus être mal vue,
Je veux être entendue
Je ne veux plus de coups,
Plus me sentir seule partout
Je veux faire mes choix libres de dire ceci ou cela

Je veux vivre pour celle que j'ai été, pour
toutes celles que j'ai dû quitter
Je veux un monde pour mon enfance
Est-ce possible ?
Je ne veux plus d'abandon,
Je ne veux plus de distraction,
Je ne veux plus d'oubli, plus de jalousie,
Je ne veux plus d'angoisse,
Je ne veux plus de distance, plus de fuite,
plus de ce silence
Je veux croire.
Je veux y croire.
Je ne veux plus de pleurs, plus d'attente,
Plus de malheur.
Pardonnez-moi, « *si je ne suis pas encore
Tout à fait morte* ».
Je veux renaître fière, une première fois.
Je veux tendre vers la joie,
Dans le sens du vent.
Je veux tenir debout face à toi, face à vous
Pardonnez-moi, si ce cœur bat encore
Malgré tout, là au-dedans
Je ne veux plus pour un oui, pour un non
Rester seule avec mes questions
Je veux des réponses, pourquoi pas les
vôtres
Pourquoi pas dès à présent.
Je ne veux plus de pluie
Qui coule sur mon visage
Je ne veux plus des craquements
Des feuilles d'automne sous mes pieds
Je ne veux plus sentir l'humidité
Sous mes paupières.
Je veux la plénitude d'un paysage sans hélas



Et la neige.
 Je veux sentir le soleil dans mes os,
 Je veux avoir le soleil dans le dos.
 Est-ce possible ?
 Je ne veux plus attendre
 Je veux danser
 Je veux danser et je veux le soleil
 Je veux danser et danser encore et je veux,
 Pardonne-moi
 Je voudrais bien aussi un peu de lui,
 Un peu de ce soleil-là
 Oui, lui, est-ce possible ?
 Je veux perdre mon temps
 Et je veux gagner la joie
 Je veux le soleil, je veux voir le soleil
 Se coucher sur une pluie fine.
 Est-ce si compliqué ?
 Je veux m'aimer
 Est-ce si compliqué ?

 Je veux me battre
 Pour vivre simplement
 Je ne veux pas me battre
 Pour mourir mieux.
 Est-ce si compliqué, dites-moi ?
 Je ne veux plus me sentir coupable.
 Je ne suis pas coupable, coupable de quoi ?
 Je voudrais une réponse... là, maintenant.
 Est-ce possible ?
 Je veux parler et m'aimer,
 est-ce si compliqué ?
 Je veux une réponse, est-ce si compliqué ?
 Je veux prendre l'air, même s'il faut le partager
 Avec les oiseaux là-haut.
 Je ne veux ni ne peux être d'ici
 Je suis d'ici mais d'ailleurs, n'est-ce pas ?
 Je voudrais vraiment une réponse
 Ou alors est-ce trop compliqué ?
 Je veux la paix au cœur,
 Et je veux la paix
 À l'ombilical
 Est-ce possible
 Ce que je veux,
 Ce que nous voulons ?
 Ce sont des réponses
 Et un peu de soleil, juste. ■

Le spectacle se poursuit. Dans un clair-obs-

cur intimiste entrent en scène trente autres femmes, en chair et en os. Enveloppées par les accords envoûtants d'un trio de musiciens, elles vont tour à tour, individuellement et ensemble, pendant une heure et dix minutes, dire des poèmes, raconter des histoires, chanter des mélodies, avouer leurs amours et leurs craintes, et faire battre le cœur de leur chœur dont la chorégraphie a été taillée sur mesure par Vanille Fiaux.

« Ces femmes ? Je les ai rencontrées en allant à des barbecues de maisons de quartier, au salon de thé, à la sortie de mes spectacles. À Angers, trois associations m'ont permis de rencontrer la plupart des femmes d'ici. Pierrette, je l'ai rencontrée dans la rue, je l'ai aidée à monter dans le bus et puis on ne s'est plus quittées », explique la jeune metteuse en scène, installée à Nantes depuis 2012, et qui est aussi comédienne, musicienne et poétesse.

Tout a débuté quand la ville de Nantes a proposé à la comédienne d'imaginer une intervention artistique à Malakoff, quartier sensible de la ville, et d'y monter un projet de création partagée. « J'ai décidé de monter ce projet avec des femmes. J'ai constitué un groupe autour de moi. Une vingtaine de femmes ont dit des textes sur différentes scènes de la ville. Des textes qui n'étaient pas d'elles, au début. Puis il y a eu l'écriture. Des textes en solo, des poèmes et la mise en musique de ces textes. Depuis trois ans, elles écrivent, disent et chantent avec des musiciens qui les accompagnent en live. »

Le projet, qui devait durer un an, se poursuit depuis trois ans et n'est pas près de s'arrêter. Du quartier de Malakoff, il a essaimé dans d'autres quartiers de Nantes, a séduit la ville d'Angers où, depuis un an, des Angevines de tous milieux et de tous âges participent à l'aventure. Puis l'Institut de France à Djibouti, à la recherche d'échanges avec la France, a choisi ce partenariat avec Vanille Fiaux. Des projets devraient bientôt débiter à Marseille avec des femmes de la prison des Baumettes et à Palerme, en Italie.

En sortant de la répétition générale, une des actrices, septuagénaire, vivant seule, nous confie : « Cette aventure ressemble à une histoire d'amour. Je n'aurais jamais imaginé qu'une chose pareille m'arrive. À mon âge ! » Près d'elle, une dame octogénaire, elle aussi vivant seule et actrice dans le spectacle, se dit ravie d'avoir trouvé une famille : « Quand ça vous arrive, ça, ça vous fait du bien. À moi, ça me donne de l'énergie et ça me fait sortir de chez moi. »

« Elle est très astucieuse, Vanille, pour nous connaître », raconte Saadia, Algérienne de Kabylie, depuis peu à Angers et qui n'était jamais entrée dans un théâtre auparavant. « Elle est venue chez moi pour en principe me photographier et discuter. Puis elle m'a proposé d'écrire, de jouer avec les mots. On choisissait des phrases dans des livres, puis on a commencé à écrire des poèmes et à prendre des photos. Ce n'est pas du travail, c'est un jeu avec des règles précises et de la discipline. C'est une expérience que je ne regretterai jamais. » Saadia, sur scène, déclame d'une voix puissante un poème kabyle. Plus tôt, dans les coulisses, Saadia avait le trac. Malgré sa peur d'oublier son texte, elle est une des rares femmes à ne pas avoir le texte sous les yeux. « Peur aussi parce que les autres avaient peur. »

Ces femmes font l'objet d'une attention de tous les jours de la part de Vanille Fiaux qui leur écrit de longs messages et les entoure d'affection. Elle les a apprivoisées en les rencontrant souvent, en tête à tête, en les faisant parler de leurs vies. Des vies diverses qui s'écrivent avec des mots choisis par elles, dits par elles, chantés par elles. Vanille structure les textes, leur donne la forme de poèmes ou de chansons et, grâce à la scène, ces femmes parlent d'elles et chantent leurs vies devant un large public. Elles ont revêtu des vêtements qui les mettent en lumière. L'expérience *Du C(h)œur des femmes* a transformé la vie de beaucoup d'entre elles. Toutes se sont choisi un nom d'après une plante, une fleur ou un arbre et toutes ont des paroles qui illustrent ce qu'elles vivent. En voici quelques extraits :

Françoise, femme Campanule, dit : « J'ai découvert l'atelier *Du C(h)œur des femmes* à l'institut de cancérologie. C'était une bonne façon de lâcher prise, de se changer les idées et pourquoi pas faire de belles rencontres. J'ai tout eu. J'ai lâché prise, j'ai fait une pause. C'était pour moi un atelier de remise en forme mentale. »

Manal, femme Citronnier, déclare : « J'ai des difficultés en langue française, ça me permet d'apprendre cette belle langue de Molière. »

Betty, femme Pensée, dit : « Cette aventure m'a donné une seconde jeunesse, j'ai retrouvé la gaieté. »

Armelle, femme Perce-neige, ajoute : « La lecture de la poésie à voix haute, l'écriture faite avec Vanille permettent l'expression de mes joies, de mes chagrins, de mes questions. »

Aïcha, fille Rosacée, dit : « Ensemble, on a écrit le texte de ma future chanson et puis Vanille m'a prise en photo. Je me suis sentie belle et en confiance. »

Hamda, femme Iris, dit : « *Du C(h)œur des femmes*, c'est plus qu'un clip, c'est plus qu'un show, c'est une expérience à vivre. »

Maria, femme Sapinette, dit, à propos du travail effectué : « Au quotidien, j'en ressens un bienfait extraordinaire. On ne se prend pas au sérieux mais on travaille sérieusement. À chaque fois que j'arrive à une séance de répétition, ça va tout de suite beaucoup mieux parce qu'il y a cette énergie. »

Isabelle, femme Prêle, écrit :

Je dédie ce jour à la nature torturée.
Aux âmes sensibles capables de s'enivrer
De ce doux et délicat parfum de muguet
Aux armes vertes des arbres de la forêt
Aux femmes debout et fières de l'être.
À ceux qui avancent dans l'océan
d'un peut-être.
À la symphonie des oiseaux obstinés
à chanter.

À la poésie des mots pour lutter.
 Et si l'on peut se faire plaisir encore...
 Ensemble. Pour savourer les moments,
 les heures intenses et partagées.
 Tous ces moments
 où l'on a tout donné ensemble.
 Et, comme par magie...
 Tout fonctionne toujours.
 Comme quoi, tout est possible.
 Quand on est bien accompagnée
 Et que l'on sait faire confiance.
 Et que l'on sait oser.

Khadija, femme Argan, dit : « Avec Vanille, c'est du sur-mesure, ce n'est pas du prêt-à-porter. Les oiseaux volent tous ensemble, en groupe, ils volent tous ensemble parce qu'ils ont une âme de groupe. Nous avons créé cette âme de groupe, tout en gardant chacune notre identité, nos valeurs. » Elle ajoute : « Je préfère qu'on prescrive des séances de théâtre plutôt

que des antidépresseurs. »

Nora, femme Fusain, résume justement le projet : « Des femmes se réunissent, portant chacune en elle son histoire pour en créer une nouvelle, unique et collective, ensemble. Je suis convaincue de la beauté des femmes. Je suis convaincue de la force des femmes. Je suis convaincue de la puissance d'un regard de femme. »

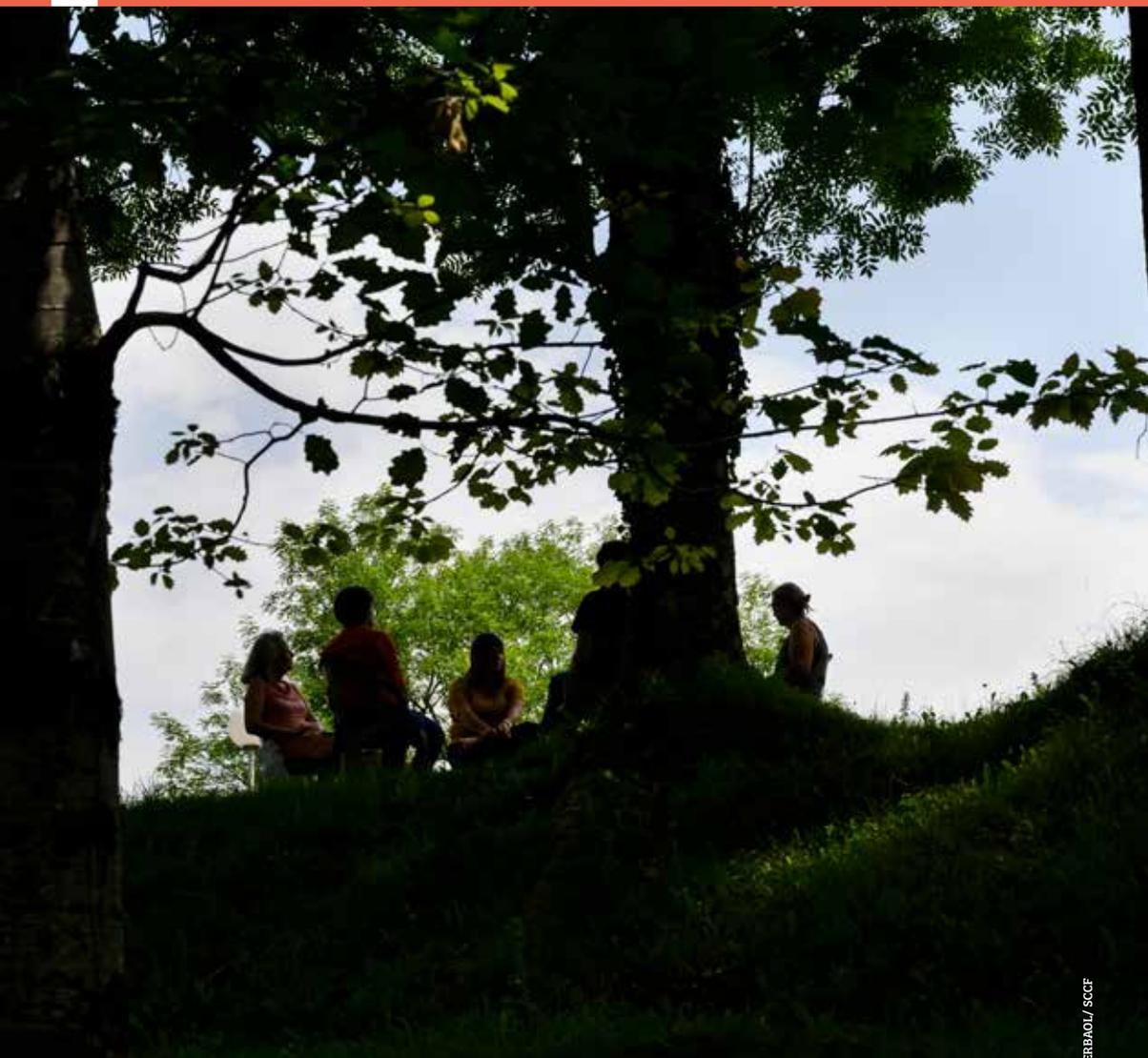
Sabina, femme Saule, dit simplement : « Habiter le C(h)œur des femmes et s'y sentir vivante. »

Et, enfin, Marie, femme Camélia, conclut pour toutes : « Je me sens plus femme en côtoyant des femmes très différentes. » Elle ajoute : « La scène m'a obligée à avoir un autre regard sur moi-même. Elle m'a appris à m'accepter. » ■

Cyril Bredèche et Jacques Duffaut



La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



À PROPOS DE L'AUTEUR

Claude Bobey est directeur de l'engagement et de l'animation au Secours Catholique – Caritas France. Il fut auparavant délégué du Secours Catholique de Seine-Saint-Denis, « le département le plus pauvre de France », il a affronté la pauvreté avec « celles et ceux d'entre nous qui vivent la précarité ». Dans la relecture de son engagement, ce qui constitue ses sources (et ressources), Claude Bobey accorde une haute importance à l'expérience de l'autre, faite très tôt dans sa vie de jeune homme sur le continent africain. Il y apprend qu'accepter la différence, aussi radicale soit-elle, est la condition nécessaire à toute action collective pour transformer la société.

Ému aux entrailles

En 2001, je viens d'être recruté à la délégation du Secours Catholique de l'Isère. Nous organisons une journée de prise de recul et de relecture avec cinquante acteurs de l'association. Le texte choisi pour la journée est la parabole dite du « Bon Samaritain » (Luc 10, 25-37) où l'on découvre un brave Samaritain, un habitant de la Samarie, qui était un territoire décrié par les Juifs de l'époque. Il est « ému aux entrailles » devant un homme que des brigands ont attaqué, auquel ils ont tout pris, qu'ils ont battu et laissé à demi-mort. La personne qui nous aide à relire notre expérience avec ce texte nous propose de réfléchir à notre engagement au Secours Catholique et comment nous-mêmes, nous sommes touchés et émus aux entrailles pour nous sentir concernés par la souffrance des autres et se mettre à leur service. De qui sommes-nous le prochain ? Quand je regarde l'histoire de mon engagement, je me dois de remonter à mes 14 ans. Jusqu'alors, j'avais grandi dans une famille ordinaire du Jura, avec l'amour de mes parents et mes dix frères et sœurs. Une famille nombreuse et heureuse. Je vivais dans un petit village sans histoires où les étrangers étaient les Dijonnais, car venir de Dijon était alors montré du doigt ! Bref, la vie se vivait en rose.

« Ce soir là, se casse en moi le rêve d'un monde où, tous, nous sommes heureux. »

Mehdi, la fin d'un rêve

Lors de mon passage en troisième, mon oncle, qui vient de reprendre la direction d'un collège privé et en difficulté, a besoin d'élèves pour faire tourner la boutique ! Mes parents m'envoient alors en internat. Je découvre une classe de trente garçons dont une bonne part d'entre eux ont un ou deux ans de retard. Des ados au parcours chaotique. Un soir, je reviens dans notre classe depuis l'internat pour prendre des leçons à réviser. Je découvre Mehdi¹, un camarade de classe, sur le bord de la fenêtre, en pleurs. Je lui demande simplement : « Mehdi, que se passe-t-il ? » Il me révèle toute la fracture en lui, causée par le divorce de ses parents. Mehdi est effondré, désorienté, perdu et en pleurs. Pourtant, au collège, c'est un caïd, un chef de bande, il a sa cour ! Il ne me parle habituellement pas, à moi, le neveu du directeur, celui qui n'a jamais redoublé et qui se trouve parmi les premiers de la classe. Ce soir là, se casse en moi le rêve d'un monde où, tous, nous sommes heureux, je suis « ému aux entrailles ». Ce monde est injuste. Mehdi est le sommet de cet iceberg qu'est mon année

1 Tous les prénoms ont été changés.

de troisième, la prise de conscience d'un monde injuste, la révolte intérieure de ne pas l'accepter et le ferme engagement de lutter contre les injustices comme un impératif de chaque instant. Je ne ferai rien pour Mehdi, sinon l'écouter, ce soir-là, et plus jamais après. Il restera une complicité entre nous, mais sans plus. Dès le lendemain le *leader* retrouvera sa bande. Moi, j'ai appris ce soir-là la puissance de l'écoute et de la compassion. J'ai aussi appris l'écoute de soi qui réveille l'indignation intérieure, comme une énergie débordante.

Transformé par l'autre

Je suis retourné comme une crêpe. Mes résultats de premier de classe vont chuter rapidement. Le retournement intérieur est fort. Quelque chose s'est brisé en moi et, en même temps, la pierre lisse de mon cœur a laissé entrer la souffrance de l'autre. Je suis transformé par l'autre, ouvert à plus que moi et en même temps révolté !

Alors, à 21 ans, quand l'heure du service militaire sonnera, je le refuserai comme un acte de révolte. Je ne servirai pas comme cela. Ce sera un service de coopération en Afrique. Pourquoi l'Afrique ? Dans ma révolte, je voulais aller là où l'autre est le plus pauvre. Et, sur les cartes de l'Organisation des Nations Unies (ONU), l'Afrique est le continent le plus pauvre de la planète. C'est donc le Burkina Faso qui m'accueille pour deux années merveilleuses. Dans ce pays, je rencontre beaucoup de personnes qui me respectent comme quatrième d'une famille de onze enfants mais aussi comme Blanc, le magicien ! Je ne comprends pas grand-chose à tout cela, moi l'Européen qui débarque. Même si j'ai suivi des formations avant mon départ en coopération, grâce à la Délégation catholique à la coopération (DCC), sur les enjeux interculturels, sur le choc culturel que je vais vivre, il me faut le traverser !

La première chose est la réjouissance des rencontres et le temps accordé par les Burkinabés à la rencontre, à la convivialité, à l'accueil.

“ Je voulais aller là où l'autre est le plus pauvre. ”

Quand j'arrive dans une maison, un verre d'eau m'est offert et, si je reste quelque temps, un repas se prépare et sera partagé. Cet accueil incroyable est aussi dû à mon statut d'Européen, je ne suis pas dupe. Il reste cette forte hospitalité. Je note aussi avec Marie, souffrant de drépanocytose, la puissance du divin dans le quotidien des habitants. Je rencontre Marie dans le cadre de mes activités

de cours d'alphabétisation. En recherche d'un travail après ses études, elle m'aide bénévolement à donner des cours. Elle souffre d'une

maladie assez courante en Afrique de l'Ouest qui affecte le sang et crée de grandes souffrances au niveau des articulations. Elle est atteinte de cette maladie à un niveau sévère. Les médicaments des Blancs soulagent mais ne guérissent pas. Alors, elle, chrétienne de naissance, recourt aussi au devin. Ce n'est pas un reniement de sa religion mais ce que l'on vit au Burkina Faso est habité du divin en permanence : ce que je dis, ce que je fais, ce que je pense n'est pas vécu en dehors d'une présence autre, nous dirions en Europe, surnaturelle. Je découvre que l'on peut vivre avec une autre vision du monde. Ce que je croyais être des vérités éternelles devient une approche européenne, voire très française. Placer Dieu aux cieux, c'est-à-dire en dehors de nos vies, n'est pas la réalité de tout un chacun sur cette planète.

Communauté versus individu

Placer les relations, la vie familiale et communautaire avant la compétition et la réussite individuelle est possible, voire refuser sa propre émancipation si la communauté s'y oppose. La communauté est une force mais elle est aussi castratrice des velléités individuelles. Roger est fonctionnaire de l'État, de la même ethnie que celle du village où il réside mais il est émancipé et ses frères de clan ne le placent plus au milieu d'eux. Il est à part, il est davantage fonctionnaire que membre de sa communauté qui le reconnaît mais ne le considère plus en son sein. C'est étonnant,

déroutant et questionnant mais, en même temps, cela se comprend si j'accepte de faire un pas de côté, quant à mes référentiels européens, pourtant si ancrés en moi.

Refaisant le monde, Roger me dira : « *C'est chouette notre discussion et je vois que tu réfléchis et as été formé mais, avant tes 40 ans, tout ce que tu dis n'est pas pris en compte chez nous.* » Nous avons passé une heure à discuter ensemble et ce que j'avais dit était comme laissé de côté, déconsidéré du fait de mon âge. C'était la dure prise de conscience du fonctionnement d'une autre société que la mienne !

Le Burkina Faso et ses habitants m'auront appris l'écoute large, pas seulement l'écoute individuelle mais l'écoute d'une communauté, d'une ethnie, d'un peuple, de son histoire, de ses croyances et de ses cadres de compréhension du monde. Cela me sert encore aujourd'hui dans l'écoute des habitants d'un quartier, par exemple. Comment ils ont leur propre cadre de compréhension, comment l'émancipation de l'un des leurs peut être accueillie différemment selon les habitants, une reconnaissance ou un rejet de l'émancipé !

Nos essentiels ?

Les Burkinabés m'auront appris la prise en compte du collectif. Si les changements individuels sont importants, et la base de tout changement collectif, penser la société uniquement à partir de l'individu et de sa liberté ne saurait permettre l'égalité entre tous. Ces sociétés sont inégalitaires, quelques personnes se sont approprié les ressources très maigres de ces pays sans richesses dans le sous-sol. En même temps, ces peuples ont organisé une vie communautaire très forte où l'entraide est présente. Il est impensable de cultiver son champ sans l'aide des autres. Ceux-là recevront en retour l'aide des premiers. Impensable aussi que, lors du marché au village, la *dolotière*, la brasseuse de la bière locale appelée *dolo*, n'offre à sa famille une calebasse de *dolo*. Impensable enfin que cette même famille n'accueille

« Il est impensable de cultiver son champ sans l'aide des autres. »

pas la *dolotière* et la grande communauté du village pour des funérailles trop dispendieuses pour l'Européen que je suis. Là encore, étant en total décalage, qu'il m'est difficile de comprendre avec des yeux venus d'ailleurs. Comment comprendre ces fêtes qui consomment des ressources qui manqueront, plus tard dans l'année, pour simplement se nourrir ou se soigner ? Il me faudra du temps pour m'apercevoir que ces fêtes sont des moments privilégiés pour les familles car ils permettent de connaître les membres les plus éloignés. Moments privilégiés pour transmettre les rites et la culture de la communauté. Ce qui est essentiel dans nos vies demandent des ressources que nous sommes prêts à dépenser. Cela pose la double question de ce qui, d'une part, est essentiel et, d'autre part, les choix de dépenses que nous faisons. Il n'est pas si simple de répondre.

Le Burkina Faso mais plus encore ses habitants m'ont bouleversé de l'intérieur, ému aux entrailles et fait prendre conscience que tout changement ne peut se construire sans la prise en considération d'un peuple, de sa vision du monde qui, en soi, est aussi respectable que la mienne. Et, pour aller plus loin, la rencontre de ces visions construit un élargissement de chacune d'entre elles. Aujourd'hui, je ne peux plus me penser en vase clos. Le Burkina Faso, ses habitants et leur manière de penser habitent l'être que je suis et la communauté avec laquelle je partage ma vie. Le fait

d'habiter aujourd'hui en Seine-Saint-Denis et se sentir comme un poisson dans l'eau, moi, le rare Blanc de souche, comme diraient certains, est certainement dû à ces rencontres qui ont élargi ma vision du monde. Alors le Blanc de souche a accepté que d'autres souches viennent à sa rencontre pour marier la sienne avec les leurs. Qui peut se dire d'une souche ? Pas moi ! Cela a-t-il d'ailleurs un sens ?

Alors le Blanc de souche a accepté que d'autres souches viennent à sa rencontre pour marier la sienne avec les leurs. Qui peut se dire d'une souche ? Pas moi ! Cela a-t-il d'ailleurs un sens ?

Mon premier chapelet

Du point de vue de la foi au Dieu de Jésus-Christ, j'arrive avec une foi intellectuelle,





raisonnable et enracinée dans une relation personnelle avec le Christ. C'est d'ailleurs la liberté du Christ qui me marque. Et là, je découvre un peuple de chrétien et une foi populaire. Ce sera le premier chapelet en entier de mon histoire ! Ce seront les premiers chemins de croix les vendredis de carême, sans parler des bénédictions de nouvelles médailles, de maisons, de vélos, de ballons de foot, etc. Dans mon univers, ma vision, tout ceci n'a pas de sens et relève, au pire, de la superstition ! Qu'est-ce que cette foi du charbonnier de laquelle nous avons mis des siècles à nous détacher en Europe ? Quel est ce vernis appliqué et qui vient renforcer des croyances dépassées ? Voilà mes questions et mes doutes, au fur et à mesure des semaines. Mais je dois me rendre compte de l'honnêteté et de l'intégrité de ces croyants. Ils me bousculent dans ma foi, font une nouvelle brèche dans ma vision. Je découvre la religiosité populaire et son expression par des médiations pour parler avec Dieu. J'éprouve la difficulté d'une relation personnelle avec le Christ dans le silence de son cœur, le soir ou le matin, seul dans sa chambre. Je relis l'Ancien Testament et vois autrement les sacrifices, comme une possibilité offerte par Dieu pour entrer en relation avec lui, comme une facilité offerte à tous pour la relation individuelle et communautaire avec le divin. Ce sont aussi des moments collectifs qui structurent l'approche communautaire de ces groupes humains. Ma prière personnelle reste de mise. Elle est maintenant enrichie de ces temps de communion entre frères et sœurs chrétiens et avec notre Dieu, par des gestes très simples et qui expriment la place centrale de Dieu dans nos vies. Aller à Lourdes dans ma jeunesse avec le diocèse était un plaisir d'être entre jeunes, et de vivre une semaine, ensemble. La visite aux sanctuaires était un incontournable pénible. Aujourd'hui, c'est un moment de grâce communautaire ! Quelle souffrance de voir, durant la période de Covid-19, ces lieux désertés. Quelle joie, désormais, de voir les plus pauvres et tous les fau-

“ Qui peut se dire d'une souche ? Pas moi ! Cela a-t-il un sens d'ailleurs ? ”

teuils venir à la grotte, toucher le rocher, boire l'eau de Lourdes, aller aux piscines et faire le chemin de croix. Et que dire de la procession aux flambeaux tous les soirs de la semaine et du week-end. Des lieux populaires dans lesquels la foi s'exprime très fortement. Nous ne faisons plus de sacrifices d'animaux, et c'est heureux. Nous nous offrons la capacité d'exprimer tous ensemble notre foi, sans exclusion.

La puissance de l'argent

Le retour du Burkina Faso en France ne sera pas simple, ma famille et, encore plus, les amis seront vite fatigués de mes remarques désobligeantes sur notre société qui m'apparaît si faiblement fraternelle, si individualiste, comparée à ma vie de Burkinabé des deux dernières années. Je redécouvre une société bétonnée. La comparaison entre le nombre d'animaux de compagnie en France et de celui des enfants si nombreux du Burkina Faso est une image qui me choque. Je redécouvre la puissance de l'argent omniprésent dans le quotidien de nos vies, et, ô combien, destructeur de nos liens. Durant les années 1990, époque de mon retour du Burkina, je suis surpris par certains comportements qui me sont devenus étrangers : la jalousie et la surenchère entre voisins pour avoir la plus belle voiture, la mise en avant excessive et très individualisée de la carrière professionnelle, la difficulté à assumer son origine sociale et la volonté de s'en émanciper coûte que coûte, la peur de la vieillesse vécue comme une malédiction. Bref, un monde que je ne comprends plus, un lieu où perdre son humanité, une vision du monde qui me paraît illusoire, qui m'échappe et, pourtant, qui fait vivre une grande majorité de mes concitoyens. Je m'acculture de nouveau et je retrouve les réflexes de mes proches. Je reprends goût à l'argent et à la prédominance de la dimension individuelle sur celle plus collective. Je redécouvre qu'elle n'est pas que négative. L'émancipation individuelle a aussi son volet positif et peut être mise au service de la com-



munauté. Ainsi en était-il de Roger au Burkina qui, devenu fonctionnaire malgré sa communauté, aidait ses concitoyens dans la gestion de la maigre forêt du district. Il avait accepté cette mise à l'écart de la communauté sans s'en écarter et en la servant désormais.

Je découvre des personnes et des collectifs qui travaillent pour que l'argent soit au service de la communauté avec la finance solidaire², que les productions des paysans soient rémunérées à leur juste prix avec le commerce équitable³, que l'éthique soit présente dans nos achats avec le collectif de l'Éthique sur l'étiquette⁴. Je découvre ce petit monde de la solidarité internationale qui rencontre chez moi un écho profond, rejoint ces émotions ressenties aux entrailles durant mes premières années de prise de conscience d'être un habitant de la Terre.

« Qu'as-tu fait de ton frère ? »

Cela marque le reste de ma vie et de mes engagements. Penser sa vie au large. Un ami, Marc, me disait, il y a quelque temps : « *Que c'est dur d'être chrétien en Europe au milieu de l'opulence et vivre la fraternité à laquelle Jésus nous invite. Je ne suis jamais tranquille. "Qu'as-tu fait de ton frère ?" résonne quotidiennement.* » Ma réponse de vie est l'engagement solidaire. L'amitié sociale avec les plus pauvres et la fraternité universelle. Ce n'est pas un chemin facile tous les jours mais c'est une vie désirable. Elle abandonne sa toute-puissance pour mettre sa volonté au service de combats qui la dépassent.

Alors, en 2001, quand les années africaines sont derrière moi après un autre séjour au Ghana, le retour en France est inéluctable. Je reste ce que je suis. L'appel du service des plus pauvres reste de mise. Je postule au Secours Catholique où j'ai fait du bénévolat durant mes années étudiantes. C'était à Toulouse dans

le milieu des années 1990. J'accompagnais des personnes séropositives logées en ACT (appartenance de coordination thérapeutique). Ces personnes avaient des relations sociales limitées à cause de la maladie. J'accompagnais deux personnes : une italienne accro à l'héro et une autre plus jeune, française. Ces relations étaient bousculantes pour le jeune étudiant que j'étais. Elles m'entraînaient dans le quartier du Mirail, à Toulouse. Alberto s'était shooté avant mon arri-

ivée. L'immeuble n'avait plus de porte. Sa porte était ouverte, il dormait. J'attendrai deux heures. Il se réveilla alors et me dit : « *Tu es là ? Tu m'attends !* » Nous nous connaissons depuis une année et il comptait dans ma vie. Chaque semaine, le retrouverais-je ? L'amitié n'est pas qu'un mot, elle nous relie entre personnes et même un *junkie* séropositif compte. C'est tout le mystère de la dignité qui est là pour moi. Une personne reste l'icône de Dieu quand bien même elle a subi des attaques et traverse des difficultés importantes. Alberto est décédé avant l'arrivée des trithérapies. Comme nous pouvons le dire entre croyants, nous nous retrouverons au Royaume de Dieu, c'est sûr. Éric était plus difficile à cerner, très volubile pour cacher la peur de la mort. Il s'en sortira avec une phrase incroyable à l'arrivée des trithérapies : « *Je devais mourir et, maintenant, on me dit que j'en ai de nouveau pour vingt ans !* » Notre accompagnement à la fin de vie devenait un accompagnement à redonner sens à la vie qui s'offre à nouveau. Qu'en faire ? Comment la vivre ? Des questions à partager simplement entre êtres humains, sans réponse de l'un comme de l'autre. Les rencontres, c'est accepter l'inattendu. Un jour, Éric me dit : « *Je t'emmène dans un nouveau bar, je ne le connais pas, on le découvre ensemble.* » Le bar n'est fréquenté que par des hommes assis ensemble. Nous sommes deux jeunes hommes également mais je comprends bien vite le genre de bar. Alors je dis à Éric : « *Tu m'as bien eu !* » Il est tout rouge mais il sait que je ne suis pas dupe, j'ai compris

« **L'émancipation individuelle peut être au service de la communauté.** »

2 finansol.org

3 commerceequitable.org

4 ethique-sur-etiquette.org

que c'est un lieu familier pour l'homosexuel qu'il est. Pas toujours facile d'accepter son orientation sexuelle et d'affronter le regard des autres. L'amitié sociale nous fait croiser des univers inattendus, et, si nous vivons la rencontre, elle nous ouvre d'autres univers. Mes années africaines ont beaucoup aidé à cette ouverture du petit Jurassien originaire d'un village, que j'étais, et qui aurait pu vivre éloigné de toute cette diversité dans le monde. Éric est toujours vivant.

Un nouveau monde

En 2001, je rentre donc au Secours Catholique – Caritas France comme salarié. Jusque-là, mes engagements sont plus de l'ordre vocationnel que régis par un contrat de travail. Je découvre un nouveau monde dans un cadre militant. La délégation de Grenoble où je suis embauché vit la proximité avec les plus pauvres au quotidien. Le barbu qui m'ouvre la porte, le premier jour, marmonne dans sa barbe : « *T'es le nouveau ?* » L'accueil est assez rude ! Mais la précarité est rarement de velours et de salons. Quelques années plus tard, je le rencontre de nouveau et, cette fois, il me lance, avec un grand sourire : « *Claude, t'es venu nous voir, ça fait plaisir !* » La fraternité entre nous avait fait son travail. Je n'étais plus ce nouveau qui pouvait déstabiliser son quotidien précaire, cette position qu'il occupe et qu'on aurait pu lui enlever. J'étais le visiteur de passage devenu un ami. La dernière fois que je l'ai vu, dix années après notre première rencontre, il se souvenait de moi et moi de lui. Cette fraternité avec les personnes ayant vécu la pauvreté s'ancre dans le temps. Elle devient indélébile. Leurs visages sont parfois creusés, ciselés, marqués par le froid ou les addictions, mais aussi par leur ouverture, leur brisure qui appelle à la fraternité, à la relation à pas feutrés. Une invitation à découvrir et à accueillir l'invisible, l'indicible, l'ineffable, l'inaudible, l'intouchable, bref, ce qui invite à une posture qui nous dépasse, un moment du temps au-delà du temps, un moment où tout

semble hors de l'espace où nous sommes. Un moment magique pour certains, divin pour d'autres, simplement humain.

Pauvretés invisibles

Si au Burkina Faso la pauvreté est massive, visible dès le premier jour de mon arrivée, à Grenoble et en France la pauvreté est minoritaire dans la population. La partie émergée est constituée des personnes à la rue qui ne constituent que 1,5 % de l'ensemble des personnes qui vivent la pauvreté. Vivre la pauvreté en France, c'est d'abord être invisible. C'est être vu uniquement comme une personne à la rue et vivant le manque de tout. La pauvreté est autre qu'en Afrique de l'Ouest. Son visage est fort différent et l'approcher prend du temps. À Grenoble, avec Virginie, bénévole à l'accueil de la délégation, nous entreprenons, en binôme, une maraude de deux heures tous les mardis après-midi dans le centre-ville et ses alentours. Nous découvrons Sergio. Il a une trentaine d'années, il est certainement espagnol ou latino-américain. Il ne parle pas français. Il est debout, accoudé à un mur, dans une rue du centre-ville, sans bouger et avec la main ouverte. On le salue et il fait de même chaque mardi. Nos rencontres du mardi deviennent un rendez-vous attendu de part et d'autre. La confiance s'installe et Sergio commence à nous montrer ses dessins, de simples coloriations assez enfantins, avec beaucoup de fierté. Il nous montre ce qu'il fait. Alors, nous, tout de suite, nous lui proposons

« Vivre la pauvreté en France, c'est d'abord être invisible. »

l'atelier Traces, un atelier qui a lieu le lundi à la délégation du Secours Catholique autour du dessin et de la peinture, ouvert à tous. Il ne répond

pas, ce n'est pas facile d'entrer au Secours Catholique, de franchir la porte. Plusieurs semaines après, nous lui en reparlons, sans insister. Il met plusieurs mois à rejoindre l'atelier et que celui-ci devienne un rendez-vous hebdomadaire dans sa vie. Il construit des relations avec les autres personnes de l'atelier et cela compte pour lui, pour apprendre le français et sortir quelque peu de cette invisibilité. Il est toujours à la rue, en sortira-t-il ? Notre relation



aura permis de construire des ponts entre nos mondes, et Sergio est devenu un peu plus l'un de nous. Le mur entre eux et nous, les pauvres et ceux qui seraient inclus, s'est brisé.

Dans les rues

À la rue, nous rencontrerons Victor, un Roumain de 45 ans assis sur son sac, à côté d'un distributeur bancaire. Il connaît quelques mots de français. Il est en France depuis quelque temps. Le roumain est une langue latine, alors le français s'apprend assez facilement. Là aussi, nous construisons une amitié au long des semaines où nous échangeons quelques mots, et prenons des nouvelles de la famille et du pays. Victor retourne au pays tous les ans pour retrouver la famille laissée là-bas. Un jour, nous rencontrons Carmen, elle vient de l'Europe de l'Est, elle est jeune avec son fichu sur la tête. Elle est manifestation de la communauté des Roms et Victor, non loin de là, nous interpelle : « *Ne lui parlez pas, c'est de la "mierda" !* » Prise de conscience pour Virginie et moi d'une nouvelle difficulté dans notre travail : l'arrivée dans les rues de nouvelles pauvretés venues d'ailleurs, attirées par les possibilités que l'Europe de l'Ouest peut offrir, mais aussi les murs historiques et très forts qui demeurent entre les populations. Victor nous surprend : nous exprimons notre désapprobation mais rien n'y fera, il est en colère contre Carmen et manifestation contre tout son peuple. Cela ne nous empêchera pas de sympathiser aussi avec Carmen que nous ne reverrons pas les semaines suivantes.

Enfin, nous rencontrons Franck. Il est très jeune, peut-être 20 ou 22 ans. Il est français, a quitté sa famille et se retrouve à la rue. Il n'est pas d'ici, mais nous ne saurons pas tout de suite qu'il vient d'ailleurs en France. La première semaine, Franck nous est très proche dès la première rencontre, il veut changer le monde et est révolté contre la société. Il a de l'énergie et de l'espoir. Nous le voyons trois semaines après

et quel choc pour Virginie et moi ! Franck est sale, les habits et le corps sont abîmés et sales. La rue abîme vite les corps des femmes et des hommes. Il nous parle beaucoup plus doucement et moins longtemps. Son coquard à l'œil nous fait voir la violence de la rue envers les jeunes. Un ancien de la rue, Robert, que nous connaissons, nous croise et dit à Franck : « *La rue, c'est pas pour les jeunes, ça vous détruit trop vite, tu as la vie devant toi, sors-toi de là !* » Cette fraternité entre personnes à la rue existe aussi, comme la violence. Avec Virginie, ce monde de la rue nous est familier et nous prenons souvent le temps d'en parler entre nous et avec les collègues pour comprendre ce que nous vivons et observons.

En Europe, comme en Afrique

Je retrouve dans ce monde de la rue les effets de la grande précarité rencontrée en Afrique subsaharienne. La précarité nous centre sur le présent. Que vais-je manger aujourd'hui, que vais-je boire ? La relation au temps est tout autre. La rue abîme, elle tue aussi. L'espoir de vie est bien moindre : en 2019, l'âge moyen du décès des personnes sans chez-soi est estimé à 50 ans⁵. Le présent de la vie est survalorisé au détriment de l'avenir.

Dans la rue, en France comme en Afrique de l'Ouest, la prise de risque peut se payer très cher. Pour éviter ce risque, des routines s'installent. On fait comme on a toujours fait. Alors, quand des Européens et des gens instruits viennent montrer de nouvelles techniques, d'autres manières de faire, certainement meilleures, dans le village du Burkina où j'ai vécu, on garde ce que l'on sait faire, c'est réel et on sait que cela marche, c'est éprouvé. De même, dans la rue en France, on va à l'accueil de jour connu car, là, on retrouve les personnes présentes, le fonctionnement, etc. C'est une sécurité dans un environnement très dangereux.

« Je retrouve, dans ce monde de la rue, les effets de la grande précarité rencontrée en Afrique subsaharienne. »

⁵ www.mortsdelarue.org/IMG/pdf/Etude_sur_la_mortalite_des_personnes_sans_domicile_en_2019.pdf

Enfin, dans les deux cas, l'État est le grand absent des attentes des personnes. On compte d'abord sur soi et très peu sur l'État. Au Burkina Faso, personne ne me parle de l'État et encore moins de son Président. Seul son travail et ses relations de proximité sont attendus pour permettre de vivre, voire de survivre. Pareillement, à la rue, l'État n'est pas attendu mais un bouc émissaire tout trouvé, accusé de l'état dans lequel la personne vit. De ce fait, l'État est vécu comme faible.

« On voit bien que la remise en cause de la machine à exclure n'a pas eu lieu. »

Le 9.3

En 2007, j'arrive en Seine-Saint-Denis, territoire le plus pauvre de la métropole et à part. Le 9.3, comme disent les médias. Je rencontre, là, la pauvreté des familles qui vivent des *minima* sociaux. Elles survivent et, de plus, elles sont montrées du doigt comme étrangères. Les slogans fleurissent dans les médias de cette époque jusqu'au bien connu « *L'assistanat, cancer de la société* », sorti de la bouche d'un ministre ! Une fois encore, l'État ne sera pas un appui dans la vie de la personne pauvre. C'est à cette époque que je commence à dire « *ceux d'entre nous qui vivent la précarité* ». Pour casser ce mur entre les prétendus inclus et les exclus. Cette vision des années 1990, fondée sur le concept d'exclusion, met de côté les exclus et leur demande de se réinsérer, voire les y oblige. Dans cette vision, l'État a raison, il est du côté des inclus. Le système se satisfait de lui-même. Les pauvres ne sont pas inclus, il faut les réinsérer dans la machine ! On voit bien que la remise en cause de la machine à exclure n'a pas lieu. On reste dans cette vision du pauvre comme handicapé social qui doit faire l'effort de s'inclure. Les injonctions sont alors fortes et les sanctions viennent accompagner ces injonctions. Après un refus d'une proposition d'inclusion, la réduction des allocations approche ! Le pauvre est à la marge et il doit faire ce que le centre lui dit de faire, lui qui sait ce qui doit être fait. Le paternalisme est bien là, rampant.

Sur le front mouvant de la participation

Heureusement, les démarches participatives, qui réunissent plus qu'elles n'excluent, se développent pour affronter cela. À la délégation, avec l'équipe d'animation, nous décidons

de mettre en place un d'abord mal nommé Forum des associés dans le cadre du projet de délégation. C'est une tentative de briser les murs entre les statuts

et avoir un lieu de parole, d'échange et de conseil des lieux de gouvernance rarement partagés. Le groupe se constitue et trouve son nom, la Maison de l'expression. Ce sera un lieu très porteur pour la délégation qui va aider à abattre les murs des préjugés néfastes pour notre vie en commun. C'est un lieu qui développe une autre vision de société où l'amitié est au cœur de la vie et sa raison d'être.

Au début de la Maison de l'expression, avec l'équipe d'animation de la délégation, nous souhaitons que cette maison soit constituée uniquement de personnes en précarité. Henri est venu me voir en disant : « *Claude, c'est sympa ce lieu, et merci pour l'invitation, mais si nous devons être un lieu de parole, alors il ne faut pas mettre les bénévoles de côté. Ce que je te dis là, nous le partageons avec les autres. Permettez-nous de construire un lieu de vivre ensemble qui montre que les murs qui se vivent parfois entre nous sont dépassables.* » Le Forum des associés était mort, la Maison de l'expression pouvait commencer. Avec la participation, il faut accepter que ce qui est prévu au départ va bouger et, en bougeant, va mieux répondre aux souhaits de chacun. Cela prend du temps, mais est gage de durabilité, ce qui est le cas ici.

Il y avait aussi Sonia qui venait du Soudan. Elle nous confiera, après la première rencontre, sa fierté. C'était la première fois qu'elle participait à une réunion ! Elle avait entendu parler des réunions mais ne savait pas ce que cela signifiait. Elle n'a pas pris la parole durant cette première rencontre, elle le fera dans les rencontres suivantes. La participation déve-

loppe ce que nous nommons aujourd'hui le pouvoir d'agir des personnes : elles prennent la parole, elles reprennent confiance, elles partagent leurs idées et même leurs volontés de changement qui seront prises en compte ! C'est parfois, pour les bénévoles, un chemin de transformation et un développement de la capacité d'écoute ou, en d'autres mots, la découverte de la parole de l'autre comme chemin de vie. Récemment, dans un autre cadre, une personne me rapportait : « *Nous discussions de la solidarité et, là, l'une des personnes a dit : "Pour moi, la solidarité, c'est ce qu'il y a de solide dans ma vie."* Tu te rends compte, c'est très juste ! » La personne avait, sans forcément le savoir, retrouvé l'étymologie du terme solidarité que nous avons certainement perdue de vue.

Cette amitié avec les plus pauvres d'entre nous tout au long de ma vie aura changé ma vie, mon couple et ma famille. Cela aura aussi changé ma vision du monde pour comprendre qu'elle est située dans un contexte. Que d'autres visions existent et qu'à leur rencontre, je grandis dans la vie, dans l'approche de la vérité. Avec les plus précaires d'entre nous, nous sommes invités :

- à vivre le présent de nos existences pleinement ;
- à vivre et compter sur nous-mêmes plus fortement que sur l'État ;
- à compter sur le collectif et l'entraide plus souvent, dans le quotidien de nos vies fragiles ;
- à ne pas nous lancer dans des projets risqués face à nos vies déjà bien chancelantes ;

« Pour moi, la solidarité c'est ce qu'il y a de plus solide dans ma vie. »

– à découvrir que compter au jour le jour l'argent comme une denrée rare est un exercice d'équilibriste.

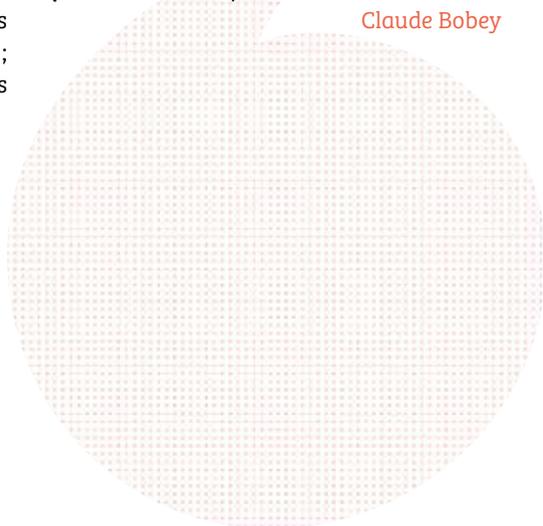
Enfin, vivre cette amitié avec les plus pauvres nous fait redécouvrir le sens profond des mots avec une simplicité qui parle fort, qui résonne et fait mouche. Récemment, avec un groupe du Réseau Saint-Laurent, nous nous disions combien le mot solidarité voulait dire solide, d'après son

étymologie et racine latine *solidum*. Aussi, quand on partage sur le sens de nos vies, le spirituel, les expressions nous emmènent loin. Je vous laisse, lecteurs de

L'Apostrophe, avec cet acrostiche du mot spirituel, réalisé par un groupe de personnes de la Sarthe lors de cette année de pandémie :

« *S* comme *Solide*, le groupe est solide,
car on partage nos vies ensemble,
P comme *Partage* sur le sens de nos vies,
I comme *Intériorité*,
R comme *Respect* de toutes les convictions,
I comme *Impossible* de vivre si le spirituel n'existait pas,
T comme *Tous* nous voulons être écoutés et parler de notre vie,
U comme *Unique* est chacun et doit être accueilli comme tel,
E comme *Envol* vers le ciel quand on prie,
L comme *Lumière* dans notre vie de galère quand on est accepté comme on est. » ■

Claude Bobey





L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 5000 exemplaires.

Version numérique sur lapostrophe.secours-catholique.org

Directrice de publication : Véronique Devise (présidente du Secours Catholique – Caritas France)

Comité éditorial : Clarisse, Solen, Francine, Dominique, Daouda, Franky, Henri, Cyril, Jacques, Thierry, Emmanuel, Aïck

Création maquette : Guillaume Seyral

Iconographie : Élodie Perriot

Photo de couverture : Christophe Hargoues / SCCF

Correction : Olivier Pradel et Corinne Lebel

Impression : Centr'Imprim – Issoudun (36)

Ont participé à ce numéro :

Les ateliers d'écriture du Secours Catholique de Brioude et de Quimper, l'atelier d'écriture du CHRS (Centre d'hébergement et de réinsertion sociale) de l'Oasis de Cergy Village, les membres du comité éditorial de *L'Apostrophe* et Claude Bobey.

Et, par ordre d'apparition : Francine Guilbert, Véronique Fayet, Viorica Régnaç, Betty Yon, Mickaël L., Aïcha, Yamina, Julien, Frédéric, Pierre Yves (Py), Pascale, Malika, Cyril, Karim, Dominique, Franky, Clarisse, Daouda Deme, Ginette Piget, Joëlle, Ghislaine, Lina, Pauline, Merghem, Samuel, Radha, Emma, Claude Bobey.

Coordonnées par Pierre Yves (Py), Henri, Daouda, Cyril, Franky, Dominique, Malika, Pascale, Karim, Alal et Claude.

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75007 Paris.

Contact : dept.pouvoiragir@secours-catholique.org

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe (Paris, 2021)

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

 caritasfrance
 Secours Catholique-Caritas France



**ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL**